

# Projet inter-blogueur

# MOTS ÉPARPILLÉS

(2014-2015)

projet mené par  
Florence Gindre - Margarida Llabrés



# Sommaire



|                                                |           |
|------------------------------------------------|-----------|
| <b>Présentation</b>                            | <b>3</b>  |
| <b>Mots Eparpillés – Octobre 2014</b>          | <b>4</b>  |
| <b>Mots Eparpillés – Novembre 2014</b>         | <b>11</b> |
| <b>Mots Eparpillés – Décembre 2014</b>         | <b>20</b> |
| <b>Mots Eparpillés – Janvier 2014</b>          | <b>32</b> |
| <b>Mots Eparpillés – Février 2015</b>          | <b>44</b> |
| <b>Mots Eparpillés – Mars 2015</b>             | <b>52</b> |
| <b>Mots Eparpillés – Avril 2015</b>            | <b>61</b> |
| <b>Mots Eparpillés – Mai 2015</b>              | <b>69</b> |
| <b>Mots Eparpillés – Juin 2015</b>             | <b>78</b> |
| <b>Liste des participants</b>                  | <b>88</b> |
| <b>Présentation des initiatrices du projet</b> | <b>89</b> |

# Présentation du projet



**Le projet « Mots Éparpillés » s'inspire du projet « Mots sauvages » de Cécile Benoist.**

**Le 15 de chaque mois, nous avons soumis une photo de ces mots éparpillés afin que chaque participant les libère le 15 du mois suivant par un texte.**

**Les règles de participation étaient les suivantes :**

- écrire un texte inspiré de la photo (entre 100 et 300 mots) et le publier sur son blog, en nous le précisant.**

**Le but du projet est de contempler l'énorme éventail d'écritures qu'une seule et même image peut dégager. Chaque participant vit la photo d'une manière différente ce qui se traduit par des mots éparpillés variés et animés par un imaginaire distinct.**

**Florence et Margarida**





Dichotomie. Dilemme. Décisions. Contradiction. Ceux qui en font beaucoup et ceux qui en font trop peu. Comme eux, il y a moi aussi.

Le sport. Faire travailler le corps, et l'esprit aussi, il paraît.

Dormir. Quand on dort, on enregistre les idées, il paraît. J'aime tout. Ou peut-être pas.

Pourquoi disent-ils, « pour toujours » ? Pourquoi devrais-je pour toujours faire du sport ou pour toujours faire une sieste ?

A moitié ouvert et à moitié fermé. Pour toujours, cette vie à mi-chemin, un entre-deux. Un je veux faire mais je n'ose pas. Et si, finalement, tout était plus facile ? Et si, pour mieux vivre, on décidait de partager les deux ? De ne pas tomber dans les dichotomies, de fuir aux dilemmes. De vivre les décisions non pas comme un « pour toujours » mais plutôt comme un instant présent. Parce que là, tout de suite, ce sera plus facile. Si je veux faire du sport, j'en ferai. Et si je veux m'attarder à une sieste, aussi.

Les contradictions je n'aime pas. Les pour toujours, non plus. Vivre ce n'est pas cela. Vivre c'est un peu tout ça.

*Margarida Llabrés de « Les mots de Marguerite »*

\*\*\*

Mélanie lace ses baskets en un tour de main. Elle est contente d'étrenner cette nouvelle paire, blanche et rose, assortie à sa tenue. Elle a décidé de courir une bonne heure, histoire de maintenir sa forme mais surtout de se défouler. Se défouler des tensions de la journée, du bus qu'elle a loupé, de son chef qui l'exaspère, de sa collègue qui la nargue, de... Oh non, ne plus penser à eux et partir courir. Elle descend les escaliers d'un pas vif et s'élance dans la rue. Elle court, court.

Le souffle commence à lui manquer, elle adapte son rythme pour supporter le point de côté qui se profile. Elle sent les gouttes de sueur se former, couler le long de son visage. Elle court, court sans stopper. Tant pis si elle a mal, tant pis si elle a trop chaud, elle se dépense et elle ressent un bien-être à le faire.

Elle s'arrête, quelqu'un vient de l'appeler. Elle regarde autour d'elle et découvre avec stupeur sa collègue. Que fait-elle ici et pourquoi continue-t-elle de l'appeler ?

« Ah, tu ouvres enfin les yeux ! Tu étais partie loin. »

Mélanie émerge. Elle est assise à son bureau et regarde, stupéfaite, sa collègue. Celle-ci enchaîne :

« Tu m'épateras toujours à pouvoir t'endormir à ton bureau après le déjeuner. Tu es la reine de la sieste ! »

*Florence Gindre de « FG – Florence Gindre »*

\*\*\*

On m'avait dit : « Va dans ce magasin, tu trouveras peut-être ton bonheur... c'est un boui boui que j'ai aperçu en passant un jour dans le quartier. »

Me voici devant l'enseigne... rideau de fer baissé.

J'ai garé mon scooter devant.

J'ai fait le tour pour trouver une autre entrée, éventuellement... rien ; de même, pas de vitrine à regarder ; seul, ce rideau, une partie lattée, une autre losangée.

Alors je décide d'attendre un peu ; un peu mais combien ça fait un peu ? Il n'y a aucune inscription hormis l'enseigne et trois mots rajoutés sur la tôle, à la craie ou à la peinture : *sieste for ever*.

Pff, c'est du français... il me semblerait que celui qui ait écrit ne savait pas dire « sieste » en anglais. Je me marre ; puis je me dis que c'est bien trouvé, ce devait être un jour où il est arrivé et a eu aussi droit au rideau.

Cinq minutes que je suis là.

Puis dix minutes.

Vingt minutes ; je réfléchis... *sieste for ever*, *sieste for ever*, ça donne en français sieste pour toujours... euh, serait-il fermé pour de bon ? Si j'en crois le sens, celui qui l'a écrit a voulu faire passer un message.

J'attends en tout depuis une heure, je suis arrivée à quinze heures et il est maintenant l'heure du goûter.

OK, j'ai compris, j'enfourche mon scooter, direction le périphérique.

...

Il a relevé le rideau de fer, ouvert la porte d'entrée, regardé le trottoir puis le ciel est entré reprendre son poste derrière la caisse... Il va bien falloir qu'il se décide à fermer son magasin définitivement, plus personne ne vient.

*Forever and ever...*

*Patrizia de « Patrizia... Mizamots »*

\*\*\*

Je voulais le rejoindre pour lui faire la surprise ! L'après-midi, il fermait son magasin de sport pour faire une sieste.

Ah le sport ! Sa grande passion ! Quand je l'ai connu, il ne se sentait pas à la hauteur, il était inimaginable qu'une fille comme moi s'intéresse à lui. Il se trouvait moche et gros, alors il s'était mis au sport. Ça passait avant moi désormais, alors même que nous étions ensemble depuis deux ans.

— Sport for ever ! criait-il en allant à la salle de muscu.

C'est donc logiquement que ce crédo est devenu le nom de sa boutique.

J'étais là, devant sa porte, pour faire de sa sieste quotidienne une sieste crapuleuse. Aux cris qui s'échappaient dans le couloir, il ne m'avait pas attendue, ou alors son engin était coincé dans sa braguette.

J'ouvris doucement la porte. D'autres cris, féminins ceux-ci, rejoignirent les siens. Ma main se saisit d'elle-même d'une paire de lourdes haltères posées sur le sol. À pas feutrés, je me dirigeais vers les couinements.

La fille chevauchait mon homme sur le lit, je la frappais en premier. Il resta interdit, la bouche en un O parfait.

Calmement, je me mis à sa hauteur, leva bien haut les haltères, prête à cogner. — Attends bébé, calme-toi, ça ne signifie rien !

Je mis toute ma force dans le mouvement et l'haltère droite s'abattit sur sa tempe. Je redonnais un coup à sa maîtresse. Juste pour être sûre.

En sortant je passai devant le rideau fermé de sa boutique et sorti ma craie pour y inscrire l'épithaphe de son propriétaire, et prévenir aussi qu'il n'ouvrira pas de sitôt.

Sieste for ever.

*Chamunda (Claire) de « Ecrire un roman »*

\*\*\*

J'éteins le contact de mon scooter garé devant mon magasin préféré. Je n'en crois pas mes yeux. Il est 11 heures et la grille est toujours fermée, sans mot sans motif. Je connais bien le patron, pourquoi ne m'a-t-il pas prévenu. Surement la honte de devoir fermer boutique. « SPORT FOR EVER », c'était son bébé, il passait 15 heures par jour pour entretenir son petit business. Il m'avait confié que son affaire ne tournait pas très bien ces derniers temps. Surtout depuis la fermeture des magasins aux alentours. La faute à qui ? À la crise ! Maintenant, dans cette rue, tout est couleur béton parsemé de graffiti en tout genre.

Je regarde de nouveau l'entrée du magasin et les souvenirs me reviennent. C'est une vraie explosion de sentiments. Un soir, Paul était claqué, il n'en pouvait plus, c'était de plus en plus dur. Pour rigoler, alors qu'il venait de verrouiller le rideau métallique, je sortis un petit marqueur et, avec ma plus belle plume, j'inscrivis ce qui resta jusqu'à aujourd'hui une devise pour nous deux « SIESTE FOR EVER »

Des larmes coulent le long de mes joues. Tous ces beaux souvenirs à parler de course à pied, de musculation et de vélos pendant des heures et des heures. Je l'aidais pour déballer les cartons, mettre en place les produits dans le magasin, et même rédiger des articles pour son blog ! Tout ceci résumé par, une grille fermée. Sans explications, Sans âme. J'essuie mes yeux avec ma manche laissant apparaître ma montre. Il est inscrit

11h05

Dim 19/10/2014

Soudain, je prends conscience de ma stupidité légendaire, jamais elle ne me fera défaut ...  
Nous sommes dimanche.

*Stéphane Dary de « Les écrits de Stéphane Dary »*

\*\*\*

Je marchais vers Compostelle, appuyé sur mon bourdon. Ma coquille, accrochée tout en haut, se balançait doucement au rythme de mes pas. Depuis le matin, la cathédrale de Bourges se dressait sur l'horizon. Elle semblait me fuir, car sa silhouette, dessinée menue dans le ciel froid de novembre, ne grossissait jamais et ne dévoilait aucun de ses détails. Je composais au long des heures un éloge à la lenteur inspiré de cette approche infinie, dans la platitude du Berry.



Soudain, au détour d'un petit bois, le chemin rocailleux se transforma en une piste goudronnée. La cathédrale disparut derrière une barre d'immeubles. J'avais été seul tout le jour, et voilà que dans la banlieue de la ville, je croisais des runners aux vêtements fluos, hommes pressés dans un monde domestiqué. L'un d'eux me bouscula sans excuse. Tout le long de la jambe de son jogging, les mots sport forever s'étaient agressivement.

Gorge nouée, j'eus l'impression de marcher vers l'abbaye de Monte-à-Regret. J'étais le seul rescapé d'une immense machine à bitumer.

Alors je fus tenté de rester pour toujours loin de la civilisation. Je regrettais trop ma journée de solitude. Je me souvins des instants d'extase, cadeaux de ma solitude : quand je surprénais un faisan dans la brume du matin ; quand je pissais le long du chemin, brouillant les pistes des renards ; quand je chantais à tue-tête, quand je pleurais, priais, dansais, sans que quiconque ne me surprît ; quand je dormais dans les fossés, saoulé du froid, de la nature, bercé par le chant des oiseaux.

Je voulus prolonger cette sieste. Pour toujours. Une sieste. Forever.

*Loutre de « La Catiche »*

\*\*\*

## **Adieu champs de lavande...**

Petit malin qui tague ma porte à la va-vite pendant la nuit, tu ignores ce qui se passe derrière et pourtant tu dis vrai, comme le diable dans les détails : « sieste for ever ».

Il a suffi d'un oiseau de mauvais augure, d'une blouse blanche, d'une trousse noire, de quelques mots, et ma vie soudain a fait flop. Ce n'est plus de sport dont j'ai besoin, mais de repos.

Derrière la grille, rien n'était rose dans ce fond de boutique où échouaient les invendus de maillots de corps élastiques, de bonnets en caoutchouc, de tennis fluo à semelle de gomme. Mais c'était la vie, la mienne. Elle ronronnait, je m'en accommodais. Je ne gagnais pas beaucoup, je ne dépensais pas beaucoup non plus.

Peut-être bien que je rêvais : j'aurais voulu des bougainvilliers le long des murs gris, des amandiers, des buissons de frangipaniers. J'aurais voulu qu'une moto m'emmène loin de la bruine sitôt la grille tombée.

Basta, j'avais la vie !

Aujourd'hui, je crois bien que celle-ci s'enfuit. Il n'y a plus d'espoir. D'autres murs lugubres autour de moi, des silhouettes pressées et affairées aux mains indiscretes, des odeurs âcres de médicament et désinfectant. La pluie qui dégouline, le silence et l'oubli. Adieu champs de lavande, rondes violettes d'abeilles, pins de mon enfance droits comme des « i ».

*Agnès Audibert de « Mes livres, les lecteurs et moi »*

# Mots Eparpillés – Novembre 2014



© Florence Gindre

Sous les multiples graffitis,  
Ce lieu semble inoccupé.  
Pourtant, il y a de la vie,  
Je l'ai bien vu, un soir d'été.

Je me trouvais là par hasard  
Lorsqu'arriva dans son auto  
Le formidable léopard  
Enveloppé de son manteau.

Assis à ses côtés, content,  
Un chimpanzé fanfaronnait.  
Il faisait de grands mouvements  
Et, d'une voix forte, chantait.

Ils étaient suivis par un chat  
Qui pédalait sur son vélo,  
Venaient ensuite un koala,  
Un kangourou et un chameau.

Sous les multiples graffitis,  
Ce lieu semble inoccupé.  
Pourtant, il y a de la vie,  
Je l'ai bien vu, un soir d'été.

*Florence Gindre de « FG – Florence Gindre »*

\*\*\*

Les premières apparences, oui, c'est cela. Je vois cette image qui, d'emblée, ne me dit pas grand-chose. Mais je suis têtue et aimante des mots, une conjugaison parfaite pour décliner cette image en lettres et puis des mots qui eux, à son tour, formeront des phrases.

Un grillage et des barrières, une porte fermée et un stationnement interdit. Des tags et des

gribouillages, des mots incompréhensibles. Ça, c'est pour la lecture pragmatique de cette image. Mais mon cerveau va au-delà, doucement, quelques mots viennent s'asseoir sur le côté droit du cerveau (Saussure serait content de le savoir). Cela me rassure, cette image qui ne me disait rien, commence à me parler.

Défense de stationner, lieux dangereux, ne vous fiez pas aux apparences. Même si notre local a l'air fermé, nous sommes là, toujours à vous surveiller, nous sommes le big brother du stationnement interdit. Nous voyons tout ! Nous sommes sales et salissants, faites attention à vous. Rien ne se passe ici mais tout peut arriver d'un coup. Ne stationnez pas, non, éloignez-vous, nous sommes méchants. Oui, c'est une image qui m'évoque la méchanceté. Les fausses premières apparences. Je n'aime pas cet endroit, je ne vais jamais y stationner.

Les mots « enlèvement », « inoccupé », les polices grand format, la grande pancarte, non, définitivement je ne fais pas confiance à ces mots.

On m'a demandé ce que cette image m'inspire et j'ai envie de dire qu'elle ne m'inspire rien, rien de bon en tout cas. Et sur les mauvaises choses, je n'ai rien à dire. Les mots sur mon côté droit du cerveau ne trouvent plus la parole, cette image est un signifiant sans signe. Pas de signe. Pas de parole. Pas de notion mentale. Cette image je vais l'effacer de mon meilleur ordinateur portable qu'il y ait : mon cerveau.

Black out. Return. Mon écriture automatique s'achève ici et n'allez jamais y stationner, ce n'est pas bon.

*Margarida Llabrés de « Les mots de Marguerite »*

\*\*\*

## **Enlèvement immédiat**

Lorsque la vieille poussa la grille de toute sa force miséreuse, un grincement brisa le silence du cimetière. Elle s'avança à petits pas vers une parcelle qui semblait inoccupée, ne fut-ce portrait jauni d'un jeune homme bien gominé, posé à même le sol, qui signalait la présence d'une tombe. Voilà quarante ans qu'elle répétait ce même rituel, chaque semaine : un

instant de recueillement, le dépôt d'une modeste fleur parfois cueillie au bord du chemin, puis d'une larme sèche. Le chagrin ne s'éteint qu'avec la mort.

« La Mort ! Puisse-t-elle m'enlever immédiatement, cette grande dame maigre ; entre décharnées, on devrait se comprendre ! Elle me faucherait ici même ; je m'écroulerais alors sur ce tas de terre, la face contre celle de mon soldat toujours jeune. Je renouvellerais ainsi une concession que je ne peux plus honorer. »

Comme chaque fois le délire revenait.

« Je veux mourir au cimetière ! Hélas, les vivants me payeront un aller-retour en corbillard, comme s'il était interdit de stationner sur une tombe. Les fous ! Je veux crever et rester ici. Mon chemin s'arrêtera à cet endroit ; que mon dernier souffle s'écrase comme un baiser sur le froid de cette tombe. »

« Dehors je ne reconnais plus personne, les gens me sont étrangers. Ils ne voient en moi qu'une carcasse sans âme. Tous ceux de ma race sont là, six pieds sous terre, et ils m'attendent. Pardonnez-moi ! La vie m'accroche, comme une sangsue. Je ne peux plus lire, mes yeux me trahissent ; plus chanter, ma voix s'est envolée ; plus danser, mes genoux se raidissent. Je ne puis que rêver du passé et de la mort. »

Et ce matin, la Mort, fourrière des hommes, l'exauça.

*Loutre de « La Catiche »*

\*\*\*

Bon sang, que j'en ai marre de ce boulot ! Ramasser les encombrants, un travail de débile, aurait dit mon paternel...

La matinée s'achève, je vais pouvoir rentrer. Ah, non, en voilà encore un.

Décidément, l'approche des vacances, période faste !

Un gros paquet tout gris, ratatiné au pied de la grille. Enlèvement immédiat, annonce le panneau. Ouais, ben immédiat... c'est quand on peut, hein ! Faut pas pousser !

Je manœuvre le long du trottoir, bien en face du déchet à ramasser malgré l'interdiction de stationner – qui ne s'applique pas à mon service -, histoire de faire écran avec ma



camionnette. Le bourgeois ne doit pas être témoin de la scène pour ne pas le choquer. Il faut ménager sa délicatesse, le pauvre.

J'ouvre largement les portes arrière. Ce gros paquet décrépi est sacrément lourd ! J'ai beau essayer de l'attraper sous toutes les coutures, j'ai un mal de chien à le soulever.

Ça y est ! Je le repousse du pied contre les autres tas informes déjà embarqués. Ouf, fini !

Je rêve ou il a grommelé ?

Les portes claquées, je reprends la route pour l'usine de transformation.

Plutôt efficace, la solution imaginée par le gouvernement... Plus de dépenses superflues, plus de trou de la Sécu... N'empêche, moi qui approche de l'âge de la retraite, je vais commencer à flipper. Sans compter que c'est tendu, en ce moment, avec mon fils. Faudra pas compter sur lui pour s'occuper de mes vieux jours. Bah, faut pas y penser, c'est le destin de tous...

Et puis, faut voir le bon côté des choses. Les propriétaires d'animaux sont contents que le prix du MiaouMix n'ait pas augmenté depuis des années.

*Chasseuse de la Nuit (Anne) de « Ecrire un roman »*

\*\*\*

## **Le mal se pare de ses plus beaux atours**

Je l'ai rencontré lors de cette fête, cette putain de soirée où jamais je n'aurais dû me rendre. Je savais que c'était une erreur. Il est trop tard maintenant, il a mis son empreinte sur moi. Je suis perdue à tout jamais.

La soirée se passe dans un hangar désaffecté, un écriteau est affiché sur la grille à l'entrée sur bâtiment :

***Stationnement interdit***

***24/24***

***Enlèvement immédiat***

***(même si ce lieu vous semble inoccupé)***

J'entends le vacarme assourdissant du black métal vrombir à l'intérieur des murs.

J'aperçois de jeunes gothiques, des métalleux et quelques personnes inqualifiables traînant çà et là sur l'asphalte, devant le bâtiment. Je sens l'odeur des joints. Je n'ai jamais aimé ça. Qu'est-ce que je fous là ?

Je me fraie un chemin entre ces individus plus bizarres les uns que les autres. Je ne suis pas à l'aise. Certains me regardent bizarrement. J'ai le sentiment d'être un morceau de viande entourée de fauves à l'affût.

Encore quelques mètres et je l'aperçois, mon amie, entourée d'un groupe de gothiques effrayants. Elle-même s'est mise sur son 31 ce soir, allant jusqu'à porter des lentilles violettes. Splendide.

Elle me présente à ses amis qui ne sont pas les miens et ne risquent pas de le devenir. La musique tonne dans mes oreilles et j'entends à peine les prénoms qu'elle prononce. Qu'importe. Je ne reste pas, je ne me sens pas à ma place. Je me penche pour expliquer la situation à mon amie lorsque je me fige. Un courant électrique me déchire les entrailles, je suffoque sous l'effet de surprise. Je me retourne illico et le vois. Un homme, la vingtaine, ses cheveux couleur de jais tombent en mèches sur ses yeux noirs. Son regard est intense, brûlant, torride. Il me fixe et je me sens défaillir. Qui est-il ? Je n'entends pas son prénom. Je n'entends plus rien. Le sang pulse dans mes oreilles. Il me saisit par la taille et m'attire à lui. Je ne résiste pas.

Je suis perdue...

*Elodie de « L'arbre de Freya »*

\*\*\*

## **Scattered words**

Stationnement interdit. Enlèvement obligatoire. Ces mots se veulent menaçants, ils me font rêver.

Stationnement interdit, circulez, bougez-vous, ne restez pas là. Voyagez, allez à l'autre bout du monde, et surtout, surtout, ne stationnez pas bêtement là, devant ce panneau sale. Ne

vous encroûtez pas, ne restez pas toujours au même endroit. Évadez-vous. Ne choisissez pas la facilité de la routine. Partez, voyagez, rêvez d'ailleurs. Prenez votre courage à deux mains (et votre passeport) et courez découvrir le monde.

Enlèvement obligatoire, mouvement perpétuel de rigueur. On se bouge, s'il le faut, on vous aidera, on vous pousse un peu, pour vous encourager à prendre votre élan, votre envol, et c'est parti. Pourquoi voudriez-vous rester ici, vous avez bien vu la rouille, la poussière qui s'amoncelle, la routine qui se fossilise ?

Bon voyage !

*Pom de Pin de « Pom de Pin in Wonderland »*

\*\*\*

Cadenassée. Verrouillée. Impossible de l'ouvrir, cette porte, cette maudite porte de garage qui menait à mon scooter... C'était la seule d'ailleurs auquel j'aurais dû, ce jour-là, avoir accès. Mais ce jour-là, rien ne s'était passé comme d'habitude. J'étais sortie le matin tôt, très tôt, trop tôt. J'avais un rendez-vous, à l'autre bout de la ville, ma vie en dépendait. Je venais de passer une nuit très agitée. J'avais très peu dormi et trop cogité. Et la seule clef qu'il aurait fallu que je possède à ce moment-là, c'était celle du cadenas. Elle était le seul et unique moyen que j'avais, pour ouvrir la porte d'entrée, de ce lieu qui renfermait l'objet qui me permettait de me déplacer en toute liberté....

*Cracoline de « Histoires diverses »*

\*\*\*

## **Campagne perdue, je te pleure**

Bipolaire, cyclothymique, border line... Elles me collent à la peau ces étiquettes de maladies nouvelles qui s'inventent à la pelle. Mais quand le diagnostic se déguise, « autolyse » vaut bien déprime et folie. « Ton esprit bat la campagne », répète, agacé, mon compagnon actuel. Il ne croit pas si bien dire !

La campagne...

Je hais le béton, les tags, les papiers gras, les cigarettes oubliées, les incivilités. Je hais les portes closes, les grilles qui claquent, la beauté soudoyée, la grâce emmurée. Je hais les odeurs du RER, la sueur, la crasse, les gaz d'échappement, les menaces de grippe, d'attentat, d'asphyxie.

Je pleure.

Je pleure ma campagne. Les verts olivâtres de ses plaines fertiles, les rouges incarnat de ses coquelicots, les glycines s'enroulant en coin dans l'ombre des vieux puits. Je pleure les murs disparus de noble pierre calcaire, les escaliers polis par le temps s'enfuyant dans les granges, la lumière dorée jouant sur les persiennes bleu clair. Je pleure les couleurs du ciel et de la terre, les acidulés et les veloutés du buis, du calament. Je pleure les pas-à-pas d'autrefois, l'âcreté des derniers feux de cet automne-là.

Je pleure la glèbe de mon enfance que l'on tourmente, que l'on violente, que l'on terrasse sous des tonnes de granulats. Les rivières détournées, asséchées, qui se meurent. Les abeilles à la peine. Je pleure sur les faux serments, les renoncements, les illusions perdues. Sur les espaces anonymes d'un gris sale, la mécanisation pressée et chaotique, l'horizon brouillé des jours à venir. Je pleure la douceur de vivre, les heures lentes et sereines, la Nature et l'Homme assortis. Je pleure mon village défiguré.

« Enlèvement immédiat » ont-ils dit.

Ma tête folle bat la campagne

*Agnès Audibert de « Mes livres, mes lecteurs et moi »*

\*\*\*

Le bedeau avait vraiment peur que sa came s'envole, tripler sa vitrine avec une porte de garage et des grilles cadénassées, fallait que la marchandise vaille vraiment le coup. Ce qui m'étonnait grandement vu le quartier. Les dernières boutiques avaient déjà fermé leurs portes depuis belle lurette, lui seul résistait. Était-ce en rapport de son surnom "le Bedeau" ?

Ouais ! Il avait servi la messe pendant plus de trente ans. Jusqu'à ce que le cureton lui dise d'aller voir ailleurs. Il préférait les petits jeunes ! Ils ne faisaient pas le même profit à ce nouveau serviteur de Dieu. Du Diable, oui ! Mais le Père Lucien avait pris sa retraite et du coup le Bedeau aussi. Toujours si serviable, donnant des conseils souvent éclairés ; échangeant de menues choses entre voisins, prêtant aux uns et aux autres. C'est comme ça qu'il s'est retrouvé receleur au mont de Piété. Chez ma tante, quoi ! De serviteur de Dieu lui aussi est passé du côté obscur, à l'image de ces grilles qui renferment les souvenirs des gens, leurs misères, leur vie.

*Elena de « Elena Guimard »*

\*\*\*

Eh bien oui ! C'est écrit !

En gros, en rouge, en capitales : Il ne faut pas stationner.

Et, si toutefois l'idée venait à l'esprit de certains, le rideau de fer, les grilles, le cadenas, le panneau devraient la refouler illico presto !

Non mais !

Bon, il y a bien eu quelques réfractaires qui ont gentiment mis leur autographe en guise de protestation mais c'est ainsi, il faut s'y soumettre : stationnement interdit ! Mais, à votre avis, qui voudrait enfreindre cette injonction ? Qui ?

Eh bien... eh bien, celui effleure, ne serait-ce qu'une seconde, la possibilité de pouvoir, éventuellement, stationner... vienne me voir et je lui en dirai deux mots.

Parce que, voyez-vous, cette pancarte ne veut pas dire que vous ne devez pas stationner... devant mais...

Dedans !

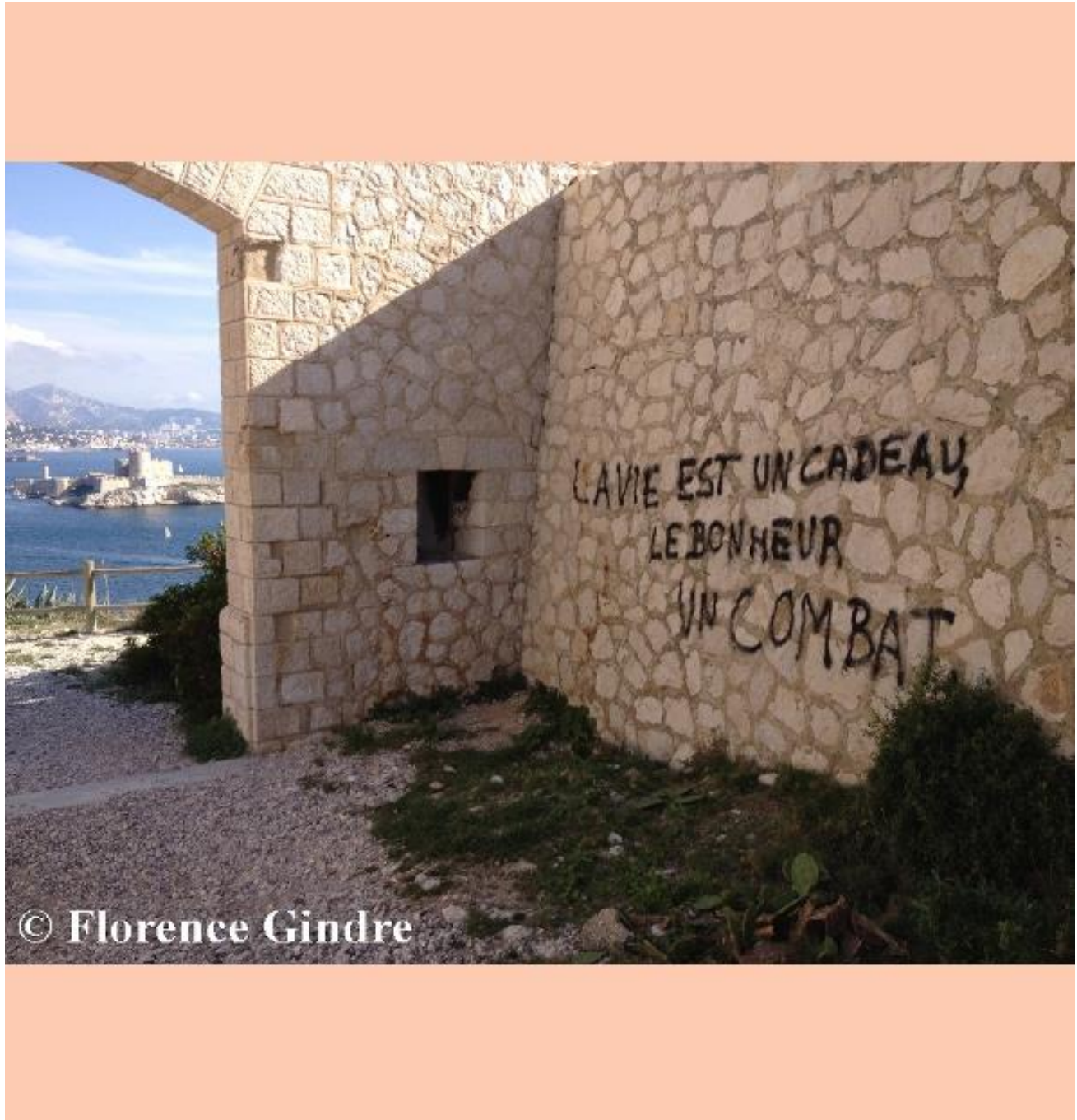
Oui, vous avez bien lu ! L'interdiction est pour ceux qui souhaitent garer leur véhicule à l'intérieur, eh oui !

Et je sais de quoi je parle car il est justement coincé à l'intérieur...

Mon véhicule !

*Patrizia de « Patrizia... Mizamots »*

# Mots Éparpillés – Décembre 2014



© Florence Gindre



Elle ne voulait pas se l'avouer, elle avait eu tant de mal à y croire, à croire que son histoire était vraie, que depuis quelques semaines, sa vie était devenue inconnue d'elle-même.

Elle se disait que ce n'était pas possible, que ce n'était plus possible de vivre un « truc pareil ». Elle qui aimait tant la vie, la sienne et celle des autres, elle qui faisait tout pour être heureuse et pour rendre heureux les autres. Un jour du mois de mai elle était partie à l'école comme tous les jours, pour récupérer son enfant. De retour à la maison, en traversant le parc qui borde le joli lac, elle l'avait vu. De loin, mais elle était sûre qu'il s'agissait de la bonne personne. Elle fit comme si de rien n'était et prit très fort la main de son petit qui était en train de déguster naïvement une bonne glace au chocolat. Il commençait à faire chaud, les jours étaient longs, tous les ingrédients étaient là pour que la vie soit un vrai bonheur.

Mais elle ne pouvait pas arrêter de s'interroger. Sur elle-même et sur lui mais sur lui aussi. La vie qu'elle aimait tant était devenue un vrai combat. Un cadeau émietté qu'il fallait à présent tout recomposer. Et ce n'était pas facile. Ça, elle s'en était rendu compte. Elle continuait de marcher sans faire attention aux jolis oiseaux printaniers et aux fleurs qui commençaient à se réveiller de leur léthargie hivernale. Mais, et elle ? Et lui, le tout petit ? Quelle vie ? Quel cadeau ?

Arrivés à la maison, elle ouvrit grand les fenêtres, les rayons de soleil se posant sur la petite table en verre. Le petit garçon se mit à jouer avec ses petits bonshommes. Elle respira un bon coup, elle prit un verre d'eau et elle se dit que tout de même, la vie continuait d'être ce mystère enveloppé d'un joli ruban qui dévoilait tous les jours un tout petit peu de ce bonheur qu'on construisait à force de petits et grands combats.

*Margarida Llabrés de « Les mots de Marguerite »*

\*\*\*

Cette île, il la connaît dans ses moindres recoins. Depuis qu'il est en âge de marcher, il la parcourt en tout sens. Enfant, il partait s'y perdre accompagné de sa voisine, son amie, pas plus âgée que lui. Dès qu'ils rentraient de l'école en bateau, ils disparaissaient dans les fourrés. Il y avait tellement à découvrir.

Ils ont grandi ensemble, main dans la main. Ils n'ont pas fait qu'explorer la nature les environnant, ces arbres penchés par le vent, ces buissons qui leur griffaient les jambes, cette roche blanche qui contrastait avec le bleu de la mer et l'azur du ciel. Ils ont également appris à se connaître, à s'apprécier, à s'aimer.

Sur l'île, tout le monde les surnommait les inséparables. Ils l'étaient ! Ils avaient même réussi à faire leurs études ensemble tout en revenant chaque soir sur l'île. Cela leur faisait de longues journées mais il aimait, lorsqu'ils étaient sur la navette, voir l'île sur fond de soleil couchant s'approcher d'eux alors qu'ils se tenaient amoureusement les mains.

Il s'imaginait qu'ils passeraient leur vie sur l'île, ensemble, inséparables. Il se trompait. Un jour, elle est partie. Elle disait qu'il n'y avait pas d'avenir sur l'île. Il y avait pourtant le leur mais il semblait qu'elle ne l'ait pas remarqué. Elle est partie, elle a pris la navette qui l'a emmenée au loin. Loin de l'île, loin de lui.

Elle lui a juste laissé un CD. Sur la jaquette, elle a dessiné deux petits cœurs face à deux titres... « Là-bas » et « Puisque tu pars ».

Depuis, il prend ses écouteurs et part se promener sur l'île, en musique. Seul. A présent, le blanc des rochers, le vert des arbustes, le bleu de la mer et l'azur du ciel, tout est d'une teinte entre gris clair et gris foncé.

*Florence Gindre de « FG – Florence Gindre »*

\*\*\*

Marius contemplait le château d'If sur son rocher, construit pour défier le temps. Il avait toujours trouvé étrange que ce lieu de détention et de souffrance soit devenu le premier site touristique de Marseille. Il posa son exemplaire fatigué du Comte de Monte-Cristo sur sa cuisse. Il imaginait sans peine le courage d'Edmond Dantès pour s'évader de ces lieux sinistres.

Marius était libre, sans aucune muraille pour le retenir... Il était vivant, intensément vivant, comme tous ceux qui ont un jour frôlé la mort. Pourtant, lui aussi rêvait d'évasion. Souvent. Il entendit des pas légers approcher sur les graviers de l'allée. Pile à l'heure. Son bourreau venait le chercher. Comme pratiquement tous les jours depuis deux ans. Elle avait pourtant

un sourire chaleureux, un sourire qui faisait pétiller son regard. Qui pourrait croire qu'elle le torturait plusieurs jours par semaine ?

Elle s'avança vers lui et s'arrêta un instant pour lire l'inscription sur le mur.

— C'est vous ? demanda-t-elle d'une voix douce.

Il acquiesça silencieusement, les yeux toujours rivés sur la forteresse.

— Il est temps d'y aller, reprit-elle en lui offrant un sourire d'encouragement.

Il frissonna malgré la chaleur et hocha la tête en signe d'assentiment. Elle repartit vers la maison sans lui proposer son aide et il lui en fut reconnaissant ; il détestait se sentir tributaire de quiconque. Les pneus crissèrent sur le gravier lorsqu'il obligea les roues de son fauteuil roulant à tourner pratiquement sur place. Il la rattrapa et adapta sa vitesse pour rester à sa hauteur. Elle le précéda dans la pièce immaculée et demanda :

— Prêt pour une nouvelle séance de rééducation ?

Oui, il était prêt. Prêt à tout endurer pour remarcher. Il sortirait vainqueur de ce combat contre son corps mutilé, quel qu'en soit le prix.

*Geneviève (Zihann) de « Ecrire un roman »*

\*\*\*

La rage continuait de m'habiter. Si il y avait au moins eu quelqu'un sur mon chemin contre qui j'aurais pu pester... Mais rien, absolument rien ni personne, ne m'en donnait l'opportunité. J'étais bel et bien seule devant le fait que sans clef, pas de scooter. Pour être honnête, je n'avais pas envie de rentrer les chercher.

A la vue du magnifique ciel bleu qui surplombait ma ville, je décidais d'aborder, cette nouvelle journée autrement. C'est à pied et non en vélomoteur que j'allais me déplacer. Je connaissais un chemin escarpé à gravir. Certes, la pesante chaleur ambiante qui s'annonçait, aurait tendance à me mettre dans un état de torpeur latente tout comme à me liquéfier... mais

Je n'en étais pas à ma première escapade, tout de même !!!

C'est donc en direction du versant inverse de la colline, celle sur laquelle je m'étais tenue le matin même, que je décidais de me diriger. J'avais juste besoin d'un peu de force, de

courage, d'un petit « zeste » de volonté. Ma recette miracle en poche à moi.

J'hésitais sur un point. Quelle méthode de persuasion allait-il falloir que j'utilise afin que je me mette à exécution ? La procrastination n'était-elle pas la meilleure solution ?

Je savais que fredonner gaiement quelques petites chansonnettes, pourrait aider à la distraction.

Elles me permettraient certainement, d'oublier, la douleur que risquait de provoquer, les maudits petits cailloux du chemin, sur la plante de mes pieds, enfermés dans des sandalettes...

*Cracoline de « Histoires diverses »*

\*\*\*

Ma mère est morte après mon accouchement. Mon père quant à lui, a su garder le cap, sans jamais rien montrer. Fils de marin et homme d'honneur, il a traversé les différentes épreuves de sa vie sans ne jamais rien demander à personne, sans jamais verser une larme.

Je me souviens des soirées où nous marchions tous les deux, main dans la main le long de la plage. J'avais environ six ans, il me disait « Tu sais la vie est un cadeau, toi tu es là même si ta maman n'est plus... Tu es mon cadeau »

J'ai mis quelques années à comprendre le vrai sens de ses mots. Vous savez, mon papa a travaillé dur toute sa vie. Il a tout fait pour moi, tout. Il a combattu tous les jours pour que notre bonheur, puisse exister!

Il est décédé hier, pendant sa ballade journalière. Il ne pouvait pas rêver mieux, son cœur s'est arrêté ici. Face à la mer, près de cette arche en pierre jaune, où jadis lui et maman se sont connus et se sont aimés.

Excusez-moi, j'ai les larmes aux yeux ! Mais comprenez-moi !

Monsieur l'agent comprenez-moi... J'ai tagué ce mur, oui c'est moi, j'ai bien écrit « La vie est cadeau, le bonheur un combat », en mémoire à mon père et ma mère.

Sans dire un mot, avec toute son affection et toute sa délicatesse l'homme en uniforme serra ce jeune adulte dans ses bras.

*Stéphane Dary de « Les écrits de Stéphane Dary »*

\*\*\*

Une charmante auberge, gardienne de nos ébats, un soleil radieux, les rires qui sortaient de nos gorges déployées l'une vers l'autre, nos yeux soudés et nos mains emmêlées.

Le samedi n'a pas vu nos silhouettes dehors ; nous avons bien profité de la chambre.

Le dimanche, en revanche, serait une journée au grand air, dans ce magnifique lieu qui respirait l'amour... comme nous.

Le petit-déjeuner a fini de nous mettre sur pied, nous avons une faim de loup.  
Nous avons serpenté parmi les ruelles, nous nous sommes esclaffés devant les vitrines, nous nous embrassions à chaque pas.  
Notre bonheur éclaboussait les âmes rencontrées.

A la terrasse d'un café, tu m'as dit qu'il fallait absolument immortaliser cet instant et tu es allé chercher l'appareil photo à l'auberge, à deux pas d'ici.

Je t'attends encore... une heure après.

J'ai soudainement pensé à un accident et suis rentrée précipitamment dans notre nid temporaire.

Seule, ma valise était dans l'armoire.

Un mot. Un morceau de papier plié en deux, sur la table.

D'une main tremblante, je l'ai saisi.

Quatre mots étaient griffonnés : « Merci pour ce moment ».

Déjà un an que notre amour fugace s'est envolé.

J'ai voulu revenir sur les lieux de la magie.

Il y a toujours les mots que j'ai gravés avant de quitter à mon tour l'auberge :

« La vie est un cadeau, le bonheur un combat ».

*Patrizia de « Patrizia... Mizamots »*

\*\*\*

De loin, on a l'impression de voir en double, deux petites filles identiques. Il faut dire aussi que leur mère n'aide pas, à toujours les habiller et les coiffer à l'identique. On ne lui a jamais dit que c'était important pour des jumelles, d'avoir sa propre personnalité, sa propre vie ? Bien sûr, elle est tellement fière de ses filles, tellement heureuse d'avoir donné la vie deux fois alors qu'on lui avait dit qu'elle n'aurait jamais d'enfant. Le plus beau cadeau qu'elle pouvait espérer et il venait en double ! Mais quand même, elle pourrait penser aux autres. Impossible de les différencier, ça doit les énerver aussi ces enfants, que tout le monde les confonde tout le temps. D'ailleurs c'est bien simple, il y en a une qui ne répond jamais. Ou alors, elles le font à tour de rôle ?

C'est amusant, elles se donnent toujours la main, on dirait que l'une guide l'autre. Il n'y en a toujours qu'une qui parle, comme si l'autre attendait son tour. Voyons, c'est laquelle ? En les regardant de plus près, on finit par remarquer une petite différence. L'une a toujours l'air heureuse, l'autre semble plus inquiète. L'une est peut-être un peu plus grande, l'autre est peut-être un peu plus faible...l'une avance d'un air décidé, l'autre a toujours l'air d'hésiter et pourtant, c'est elle qui semble la plus sereine des deux. Son bonheur, c'est le combat permanent de sa jumelle, qui du haut de ses 6 ans se bat tous les jours pour protéger sa sœur. L'une est sourde et muette, l'autre pas.

*Pom de Pin de « Pom de Pin in Wonderland »*

\*\*\*

## **Le combat de la vie**

J'ai peur, je suis à l'étroit. J'entends la voix étouffée de maman, inquiète, mais pourtant rassurante.

J'étais si bien, pourquoi faut-il que les choses changent?

Je me sens glisser vers le bas, toujours plus bas.

Je sens quelque chose qui m'agrippe et tire.

J'ai froid, je suis effrayée.

Où est maman?

Ah la voilà!

Maman m'a offert le plus beau des cadeaux: la Vie.

Papa et maman m'aiment. Ils me le disent chaque jour.

Ils sont heureux et ça me remplit de joie de voir le bonheur les étreindre.

Je grandis et me retrouve confrontée aux autres enfants.

Ma meilleure amie m'a poussée et je suis tombée sur le sol dur.

Mon genou est écorché. J'ai mal. Elle me dit que je ne suis plus sa copine.

Je pleure, j'étais plus heureuse avant.

Papa regarde le journal télévisé.

Une jeune fille a été retrouvée violée et étranglée.

Des milliers de civils sont morts dans cette guerre qui n'a pas de fin.

C'est injuste.

Où est le bonheur pour ces pauvres victimes?

Je suis amoureuse. Ce n'est pas la première fois mais je sens que c'est spécial avec lui.

Il ne me traite pas comme les autres.

Il me voit différemment, il sait qui je suis.

Il me rend heureuse comme je ne l'ai jamais été.

Il m'a dit qu'il m'aimait et je le crois.

Cela fait quinze ans que nous sommes mariés.

Notre couple s'essouffle.

Il a failli me tromper avec l'une de ses collègues.



Je pensais notre bonheur acquis, que nous n'avions plus d'efforts à fournir.

Mais je m'illusionnais.

Il ne faut jamais considérer le bonheur comme une chose due.

Tous les jours, nous devons combattre pour le garder précieusement et, si nous ne le possédons pas, nous devons nous battre pour nous l'approprier.

Il est difficile à tenir en laisse, il a tendance à vouloir s'échapper au moindre écart.

Ce matin, je me suis levée et suis partie en guerre, bien décidée à ramener le bonheur dans mon foyer.

*Elodie de « L'arbre de Freya »*

\*\*\*

### **Une lumière pour un trésor.**

Au milieu des forteresses de l'existence, nous avançons.

Souvent, nous trébuchons, parfois nous tombons.

Au milieu des décombres, parmi les pierres et la terre, un trésor se cache.

Seule la lumière est capable de le déceler.

Sans Lumière, l'énigme ne peut être résolue.

La lumière permet de rendre les choses perceptibles.

Grâce à elle, l'œil est vivant, l'œil voit, et le trésor n'est plus très loin.

Mais sans lumière, la pénombre gagne la partie.

Personne ne pourra alors entrevoir la vérité, personne ne pourra sortir des décombres.

Et le bonheur restera enseveli.

Alors, un seul conseil, ne restez pas immobile et cherchez la lumière.

*Popsette de « Lutins in Love »*

\*\*\*

Nous arrivons vers 14 heures dans la petite ville côtière de D... Anna avait téléchargé sur sa tablette flambant neuve, la visite guidée de la ville - une vingtaine de monuments ou de repères associés aux personnes célèbres ou événements fameux de la région. Nous devons offrir un drôle de spectacle, avec une tablette pour deux, nous partageons les écouteurs, une oreillette chacune.

Nous avons dû sans le savoir choisir la journée la plus chaude de la saison. Deux heures plus tard, le dos douloureux, j'ose lui suggérer une pause, mais non, elle préfère finir la balade et dîner de bonne heure, histoire de reprendre la route de retour avant le soleil couchant. « Il ne reste plus que deux monuments », me dit-elle. Après tout, c'est sa voiture, sa journée, sa tablette... Je continue, sans oser lui signaler que le dernier monument -une église en ruines- est à une autre bonne heure de marche, au train où nous allons... et que nous avons passé le restaurant le plus proche depuis vingt minutes.

L'église Sainte-Marie, ancienne abbaye, qui domine la mer,est réputée abriter les restes d'un philosophe oublié. Si c'était à refaire, grommelle Anna, qui commence (enfin !) à fatiguer, j'en ferais la moitié AVANT de déjeuner... Tu es sûre qu'on a pris le bon chemin ?

(J'y étais déjà venue en visite guidée... motorisée !)

Oui, il suffit de traverser le cimetière, les ruines de l'abbaye sont derrière l'église moderne. J'ai oublié de lui dire que pour y entrer, du côté où nous arrivons, il faut presque ramper : la porte est à moitié comblée par des siècles de terre et d'abandon. Enfin nous y voilà. Je laisse Anna passer la première. Je l'entends éclater de rire. « Ton philosophe, dit-elle, continue de philosopher de façon posthume ! »

*« J'habite à Waterford » du blog homonyme*

\*\*\*

**Down [1]**

La mère

La délivrance porte bien son nom. J'ai libéré un grand cri de rage et des larmes de douleur mêlées à d'autres de joie. Puis j'ai soufflé, et toute entière je me suis affaissée en un grand soulagement. J'ai fermé les yeux. Il y eut quelques secondes de silence anxieux qui m'ont paru une éternité. Puis tes pleurs ont dissipé l'angoisse. Je t'avais donné la vie.

Quand je t'ai entendu, je fus submergée d'émotion. C'était toi, seulement toi, mon enfant, et pourtant entre nous se jouait le même mystère, répété des milliards de fois depuis la nuit des temps. Il y avait quelque chose d'universel et intangible, mais en même temps unique, fragile, précieux, intime... Tu me fus présenté, et je t'ai posé sur moi. Mon sourire était fatigué.

L'enfant

J'ai senti ton hésitation, ou plutôt, ton intimidation. Mes muscles mous, ma tête relâchée, mes yeux légèrement bridés, tout cela te semblait étrange. Tu ne savais pas très bien comment me tenir.

Sois joyeuse, ma mère. Nu, dépendant, je suis venu au monde aussi désarmé qu'un autre. Et comme un autre, mon bonheur sera mon combat.

[1] Le titre fait référence au syndrome de Down

*Loutre de « La Catiche »*

\*\*\*

## **Bleu vif, bleu nuit, bleu émilie**

Il masquait mon champ de vision. Dès que j'ouvrais les persiennes, il me barrait l'horizon. Comment peindre dans ces conditions ? Je ne me posais jamais la question. Gouaches, crayons, papier, je ne manquais de rien. J'avais le silence et la solitude sans lesquels je serais devenu fou. Je dessinais à peine habillé au pied de mon lit médicalisé. Nul besoin de modèle, d'atmosphère. La toile se couvrait de figures géométriques aux couleurs du bonheur.

Il m'aveuglait, m'obsédait, m'absorbait. Chaque matin, je vérifiais. Que les pierres n'avaient pas bougé de leur alignement, se superposant, s'imbriquant, parallélogrammes irréguliers, hexaèdres complexes, ellipses inabouties. Que les graffiti n'avaient pas été souillés, les majuscules bousculées dans leur suite logique, le signe de la virgule déplacé. Sinon l'angoisse me terrassait. Seuls, les chiffres de ma vie consacrée aux mathématiques étaient un cadeau et leurs mises en équation un combat. Hélas, ils m'avaient épuisé et c'est pourquoi, vaincu, j'habitais ce vieil hôpital en haut de la colline. Un peu avant midi, entre deux manies, je pouvais cesser de compter, le mur me libérait, je tournais très vite la tête. Et alors...

Bleu ! Bleu le friselis des vagues, le ciel d'été, le reflet des collines, bleus mes souvenirs d'avant la guerre de tourterelles roucoulant dans les lavandes dans un froissement d'ailes, bleu le cimetière et ses colonnes endommagées autour desquelles s'enroulait un lierre, bleus la lumière du dernier été baignant les volets clos et le bassin ombragé de platanes de la vieille propriété. Bleu vif, ardent, insolent. Bleu ardoise, bleu canard, bleu vert, bleu nuit... Je devenais bleu, heureux, oublieux des erreurs commises. Il aurait suffi d'enjamber le parapet et de se laisser aller, glisser, couler, et nager jusqu'à l'île. Comme autrefois. Avec Emilie.

Stop ! Les lignes, en croix, en cercle, brisées, parallèles... C'était le signe. Je devais fermer les persiennes et reprendre mes pinceaux. Il me fallait des murs, des certitudes, des horloges bien réglées. Ce qui se dissimulait dans le bleu me blessait.

Je ne voulais pas changer de chambre.

*Agnès Audibert de « Mes livres, mes lecteurs et moi »*



© Myriam Dé

Ma toute petite, tu as une quinzaine d'années à présent. Tu revendiques haut et fort ta jeunesse, ton droit à vivre comme tu l'entends. Tu te sens intouchable, prête à tout pour vivre intensément la vie qui s'offre à toi. Avec beaucoup d'impulsivité, d'insouciance, tu mènes la vie dure à ta mère.

Parfois, même souvent, lorsqu'elle prend le café avec moi, elle me parle de toi. De tes frasques, de tes débordements, de tes sautes d'humeur. Certaines fois avec humour, d'autres avec lassitude. Elle m'amuse, mon enfant.

Un sourire aux coins des lèvres, je lui rappelle alors sa jeunesse. Ses propres frasques, ses propres débordements, ses propres sautes d'humeur. Moi aussi je me sentais alors désemparée face à cette enfant devenant une adulte.

*Florence Gindre de « FG - Florence Gindre »*

\*\*\*

L'innocence d'un enfant qui s'approche doucement mais sûrement de l'adolescence. Un enfant dans la rue, un enfant insouciant. Sait-elle déjà ce que c'est Facebook ? A-t-elle déjà eu l'idée d'écrire sur un mur ? Ironie futile du monde, que me veux-tu ? Je grandirais dans un monde libre où écrire sur les murs ne sera point un problème.

Un mur sale et salissant, la propreté des immeubles et des lieux publics. Où va-t-on ? Laissons-nous tout faire ? La permission n'a pas de limites. Un mur et des écritures. Un mur et des mots. Les mots, partout, toujours.

Des lignes noires sur un blanc cassé. De gauche à droite. En vitesse et maladresse. Les murs ont toujours parlé. Facebook, le nouveau-vieux arrivant. Existera-t-il quand cette fille aura grandi ?

Facebook, ce mur qui nous permet de communiquer, ce mur de la grande vitesse, des mots parfois non réfléchis ou, bien au contraire, longuement rédigés. Du mur en pierre au mur

virtuel. Passage d'une vie en mouvance mais où l'écriture continue d'être reine.

*Margarida Llabrés de « Les mots de Marguerite »*

\*\*\*

Tu poses comme un trophée devant ton oeuvre ; ah ah ! Ce n'est pas toi ma chérie qui a écrit ceci, ce n'est pas une écriture d'enfant dis-moi !

Quoique, à bien y réfléchir, une faute s'est glissée...

mais il n'y a pas que les enfants qui fassent des fautes d'orthographe, n'est-ce pas ?

Bien, bien, alors, si tu as l'intention de remplir tous les murs de la ville avec ta prose, je te conseille de mettre de la couleur pour que ce soit un feu d'artifice ! Et des dessins ! Allez, décore, mets de la joie, que ce soit beau, vibrant de clarté, d'étincelles jaillissantes !

Et puis invite tes camarades aussi à poser, amusez-vous.

Et enregistrez vos rires pour que nos oreilles en tremblent d'envie.

Jouez les apprentis graphistes pour que, peut-être, nous « les grands » suivions votre exemple...

Ecris ma belle, dessine ma belle... vis ma belle !

*Patrizia de « Patrizia... Mizamots »*

\*\*\*

Manon, il fait beau dehors tu ne veux pas sortir te balader ? Non maman je suis sur le canapé avec ma tablette !

Doriane laisse échapper un soupir de désespoir.



A 8 ans elle ne va pas faire sa loi, elle a déjà passé toute sa journée d'hier accroché à ce... machin.

Ma chérie qu'est ce que tu fais sur ton truc, demande sa maman.

J'écris un message sur le mur de ma copine, dit Manon sans lever les yeux de la tablette.

Sur le mur de ta copine ? Bon maintenant ça suffit tu laisses tout ça et tu vas dehors ! Tu as déjà passé trop de temps sur ton Facebook.

C'est Facebook pas Facebook, et le mur c'est là où on met des messages et puis laisse-moi vivre ! dit la jeune fille insolemment.

Cette réflexion a été celle de trop. Enervée, Doriane prend la tablette des mains de sa fille. Maintenant tu files dehors jouer et t'oxygéner le cerveau.

Elle se lève et sort en claquant la porte.

Ha ! La jeunesse pensa-t-elle encore énervé.

Quelques minutes plus tard, Doriane entend la douce voix de sa fille « Maman, Maman, t'as raison dehors c'est largement mieux ».

La mère, contente d'elle, s'approche de la fenêtre, ouvre les rideaux et voit sa fille devant un mur avec un sourire narquois, il est inscrit « J'ai pas attendue Facebook pour écrire sur les murs ».

*Stéphane Dary de « Les écrits de Stéphane Dary »*

\*\*\*

Le vent souffle dehors, de plus en plus fort. Bella ne l'entend plus. Elle est si absorbée par sa tâche, que tous ses autres sens se sont -pour ainsi dire- éteints. Le papier peint vient de révéler une autre couche de papier, plus vieux, et encore en dessous, du papier journal - mon dieu, des années 60 ??? Malgré elle Bella commence à lire, et au lieu de déchirer les bouts de papiers, essaie de les tirer délicatement afin de garder l'intégrité de certains articles, de vieilles publicités (ça peut servir...). Tatisa (Tatie Isabelle...) ne pensait

probablement pas réveiller ainsi en sa nièce un instinct de conservation.

Bella prend quelques photos, continue, délicatement, dose la vapeur, a abandonné la raclette au profit de la pince. Une émotion intense l'envahit, telle une archéologue sur le point de découvrir un trésor, une relique.

Elle avait commencé la rénovation de la maisonnette -rénovation tenant lieu de loyer, pour la période de ses études de décoratrice- sur l'idée de Tatisa, trop occupée à parcourir la planète pour se soucier de choses aussi... concrètes que des murs et un toit.

Bella arrive enfin au mur - retient son souffle - des mots, des phrases apparaissent, des messages, des poèmes...

Elle se sent comme une intruse... Elle vient de découvrir le jardin secret d'une jeune fille, d'une jeune... Isa ?

Son smartphone s'anime et la fait retomber brusquement dans le moment présent. Tatisa. Quelque part sur une montagne, ou au fond d'une forêt.

« Alors, tu avances ? »

Bella réplique avec une photo. « Regarde, en dessous du papier »...

Tatisa : « Et quoi ? J'ai pas attendu Facebook pour écrire sur les murs !!! »

*« J'habite à Waterford » du blog homonyme*

\*\*\*

Je finissais effectivement par maudire, l'insidieuse habitude qu'avaient les petits cailloux de se glisser dans mes chaussures aérées. Ce fait n'était pas nouveau. Je remerciais donc doublement le bon dieu qui m'avait fait hériter d'un secret de grand-mère qui me permettait d'éradiquer la douleur. Afin que je l'applique, il fallait que je m'arrête. J'attendais le moment venu et avançais, doucement mais sûrement, vers le sommet du versant de la colline, sur lequel j'avais décidé de me rendre. Quand j'y arrivais enfin, je fus très heureuse d'y trouver une rambarde et m'y accoudais afin de pouvoir contempler la beauté de la vision panoramique du paysage qui s'offrait à moi.

L'instant de plénitude qui m'envahissait ne fut que de courte durée . Des bruits de pas sur le gravier me firent sursauter, m'obligèrent à réagir et à me retourner...

Ma fille, alertée par sa mère, était venue à ma rencontre et me faisait dorénavant face. Figée devant le mur qui s'imposait, elle se tenait bien droite devant de gros tags à l'encre noire. Ils abordaient un sujet que m'avait insufflé la vision d'un des meilleurs films de ces dernières années. Il parlait de création de sociétés, de débauche, de philosophie de comptoir et d'évidence. Je décidais d'immortaliser l'instant et demandais à Radidja pour l'occasion, de se positionner devant la lettre « C » et la lettre « U » des mots qui venaient d'inspirer mes dernières pensées. Elle s'exécuta sans la moindre pudeur car somme toute, elle adorait se trémousser devant l'objectif ...

*Cracoline de « Histoires diverses »*

\*\*\*

Je suis claustrophobe. J'ai toujours détesté les murs, ceux qui limitent, ceux qui enferment, ceux contre lesquels on se cogne, ceux qui se dressent devant nous. J'aurais pu vouloir les détruire. J'ai toujours cherché à voir au-delà.

Ils n'étaient pas pour moi symbole de protection. Il ne m'est jamais venu à l'esprit que je pouvais m'en servir pour me cacher. D'autres l'ont sans doute fait à ma place et à mon insu, on dit que les murs ont des oreilles, ils peuvent aussi avoir des yeux, ces voyeurs !

J'étais en 4ème lorsque le mur de Berlin est tombé. Cette partie de l'Histoire m'était alors encore presque inconnue. Je me rappelle la joie de notre professeur d'histoire, l'enthousiasme de sa voix, la confiance en l'avenir que ce fait de l'Histoire symbolisait.

Ma méfiance et ma défiance envers les murs se sont accrues au fil des cours d'Histoire.

Puis un jour, je suis allée étudier à Paris. Mon premier appartement se situait Métro Pernety. Il y avait là un Monoprix que j'ai tout de suite repéré. C'est bête mais dès lors que j'ai eu des habitudes citadines, j'ai remarqué que le point commun des endroits où je me sentais bien était la présence d'un Monoprix ! Enfin bref, juste avant ce Monoprix-là, se dressait un mur peint, une magnifique fresque laissant apparaître une fenêtre ouverte sur l'immensité d'un ciel bleu. C'est sans doute un peu bête mais j'ai été fascinée !

Je me suis ensuite aperçue qu'il y avait plein de murs comme celui-là à travers la capitale et dans bien d'autres villes à travers le monde.

L'évidence était là devant moi : en peignant les murs tout devenait possible.

Les abolir avec des trompes l'œil.

Inviter le passant au voyage alors qu'il sort du métro et va rentrer chez lui dans quelques minutes.

Poétiser la ville.

Le temps a passé, je me suis formée, et depuis je passe mon temps perchée, caressant les murs de couleurs. Il n'y a plus de murs, juste des invitations au voyage, des laissez-passer pour l'imaginaire comme autant de mots d'amour, autant d'échanges, autant de messages partagés.

Les murs sont désormais mes alliés, mes porte-parole, ils disent ce qui me semble important à dire ; à chacun ensuite de se les approprier et d'y voir ce qu'ils ont envie d'y voir.

*Delphine de « We Love Words »*

\*\*\*

J'ai pas attendu Facebook pour écrire sur les murs

Ecrire sur les murs...

Transgression, affirmation, proclamation. Les premières formes d'expression du petit humain sont souvent de commencer à écrire sur les murs, au grand dam de ses parents ! Le moindre crayon abandonné, la moindre brindille trouvée en balade, et aussitôt c'est un signe tracé. La trace est universelle, originelle, les premiers tags, premières affirmations que l'on a retrouvés datent de plusieurs milliers d'années, sur les murs des grottes...

Aujourd'hui affirmation de soi, parfois aussi un cri de détresse adressé au monde, le tag sur le mur est d'une autre nature. A l'origine graffiti identitaire, signature (1), (en anglais balise), il est un retour aux sources fondamentales d'expression. N'est-il pas né dans des tunnels et des ruelles sombres, à l'abri des regards, comme les premiers traits de nos ancêtres préhistoriques ? Traces laissées pour la postérité, rites chamaniques, invocations, toutes ces manifestations étaient déjà tournées vers la collectivité (2).

On n'écrit pas sur un mur pour le garder pour soi, il s'agit bien d'une projection vers les autres.

Et ces autres font partie de cet immense réseau social. Il n'est pas anodin justement que sur Facebook chacun dispose d'un espace « personnel » appelé mur. Mur de lamentations pour certains, mur de projection pour d'autres, comme un cinéma d'été en plein air, projection de ce que je veux montrer de moi, donner aux autres. Ma petite caméra intime diffuse sur mon mur mes pensées, mes rêves, mes humeurs, et aussi pour beaucoup une image idéale de ce que je voudrais montrer, ou être. On voit beaucoup de choses dans ces infos qui sont relayées, partagées sur Facebook... Choisir de partager telle ou telle « information » est déjà porteur de sens, Sartre écrivait : « *Nommer c'est faire exister. Et nommer n'est pas innocent, car nommer c'est choisir* », donc vouloir donner vie à telle impulsion plutôt qu'à telle autre...

Alors puisque nous créons notre réalité, et si nous partageons sur nos murs des mots porteurs de sens, de création, d'inspiration... « *Les hommes construisent trop de murs et pas assez de ponts* » – Isaac Newton

(1) Comment, pourquoi le tag ?

(2) Au-delà de la simple expression, pour aller plus loin sur l'art pariétal : l'image et le son...

*Murielle de « Murmurielle »*

\*\*\*

- Non, je veux pas ! C'est nul, Maman...
- mais si, vas-y tu verras, ça fera une photo marrante...

Maman a toujours des idées comme ça...il est moche ce mur, et ça veut dire quoi que le type il écrivait déjà sur les murs avant Facebook ? Il se croit malin parce qu'il salit un mur ? C'est bien un truc d'adulte, n'importe quoi pour faire son intéressant. En plus, c'est crade, maintenant le mur est tout pourri.

- reste pas plantée comme ça, les bras ballants, essaie de faire naturel!

Hein ? Non, mais elle a pas digéré le rosé de Papi ou quoi ? D'abord, mes bras, ils ballent si je veux, et c'est quoi l'air naturel ? Elle s'est vue elle avec, son bronzage d'orange pourrie, sa couleur jaune pipi dans les cheveux, son maquillage et ses habits qu'on dirait ma baby sitter qui aurait la tête d'une momie comme dans Scooby doo !

- mais arrête de faire des grimaces, enfin! Et ne sautille pas comme ça, on dirait un chihuahua...

En plus, j'ai même pas droit à Facebook moi, alors que toutes mes copines l'ont et que même Sophie, elle a plus que 1000 amis, même des grands et tout. C'est vraiment nul...bon, elle l'a prend sa photo ? Ça fait au moins trente ans qu'elle se marre toute seule avec son téléphone. C'est pareil, pourquoi je n'ai pas d'iPhone ? Sophie, elle en a un. C'est nul de dire que c'est pas pour les enfants et après de faire tout le temps des photos avec ma tête dedans.

- tu ne peux pas sourire un peu, non ?
- gniiii...
- génial, on la mettra sur Facebook pour montrer à ma sœur !

*Pom de Pin de « Pom de Pin in Wonderland »*

\*\*\*

## Ecrire sur les murs

« J'ai pas attendu(e) Facebook pour écrire sur les murs », tu parles à tous en ne t'adressant à personne. Ca t'amuse. C'est vrai, ça ne manque pas d'humour. J'apprécie. Est-ce cependant une raison pour écrire n'importe quoi sur des murs qui ne t'appartiennent pas ?

Ce « e » inattendu que tu n'as pas retenu te trahit. C'est toi qui écris, alors tu crois que les mots se féminisent selon ton bon vouloir. Tu es une fille, n'est-ce pas, taggeuse d'un jour ou d'une nuit ? Et les règles grammaticales t'indiffèrent, voire t'insupportent, tu ne les a pas vraiment apprises.

Tu ne manques pas du nécessaire pour te faire entendre, alors, dis-moi : pourquoi as-tu besoin de laisser en ville cette épigraphe, anonyme, furtive trace de toi-même ? Pour rire, faire réfléchir, agacer, provoquer ? Tu te contredis, me semble-t-il, dans cette expression impersonnelle mais publique peut-être indélébile. Crois-tu ne pouvoir t'expliquer que dans le secret ? Ou alors des autres tu n'attends rien parce que tu estimes ne rien leur devoir. Est-ce que vivre t'ennuie déjà, tu te sens seule, tu traînes, tu t'inquiètes ? Mais peut-être que je dramatiser... Tu avais simplement un gros feutre à la main.

Tu sais, il est des lieux où des mots sur les murs ne servent pas à rire, à se moquer, à jouer. Des lieux où la parole n'est pas libre, où des filles comme toi sont obligées de se cacher. Des lieux où les mots sur les murs se dissimulent parce qu'ils servent de signes de ralliement et n'ont qu'un seul but, vivre dignement, vivre tout simplement.

Alors si tu as vraiment quelque chose à dire, écris, mais pas sur des murs, et signe.

*Agnès Audibert de « Mes livres, mes lecteurs et moi »*

\*\*\*

*« Sur mes refuges détruits  
Sur mes phares écroulés  
Sur les murs de mon ennui  
J'écris ton nom »*

*Paul Eluard, Liberté, 1942*

Il est le son de pas qui s'enfuient, une épaule aperçue en contre-jour, un effluve de sueur humé. Il est le vent qui passe en un instant, la main qui s'efface devant ses écrits, il est l'insaisissable.

Il est celui qui n'est jamais vu, juste deviné au coin d'une rue. Il est auteur invisible, créateur inconnu, qui ne laisse pour toute signature que des mots éparpillés sur les murs.

Il est révolte, il est tempête, il est provocateur, il est moqueur. Il est celui qui crie par ses mots le mépris de son cœur.

Il écrit ses cris sur les murs de la réalité, face à l'indifférence des murs de la virtualité. Il est une voix silencieuse surgie des tréfonds de la société, il est une autre voie loin des artifices électroniques.

Il est liberté.

Qui saura l'écouter?

*Emilie de « Cavali'Erre »*

\*\*\*

Deux femmes s'outraient ouvertement face à ce qu'elles appelaient un « graffiti honteux ». Le concerné s'étalait sur le mur beige, qui protégeait du soleil l'arrêt du bus numéro 11.

On pouvait lire « j'ai pas attendue Facebook pour écrire sur les murs ». Quel goujat que celui qui se permettait de salir la pierre.

Pour Hayden, qui suivait silencieusement la conversation enflammée à propos de l'égoïsme de la jeune génération, la phrase était plutôt cocasse.

Comment savoir que dans le jargon, on écrivait sur les murs de Facebook s'il ne l'avait pas attendu pour le faire ? Quelle drôle d'idée. Il se demanda si quelqu'un d'autre avait déjà lu cette déclaration.

Heureusement qu'il était là, lui, pour rendre hommage à ce tagueur de mur.

Rendre hommage à l'art.

Car pour Hayden, cela en était, peu importe ce qu'en pensaient ces dames. Les murs nus



n'avaient jamais attiré personne. Et même si les avis étaient mitigés, et bien l'auteur arrivait tout de même à inciter au coup d'œil. N'était-ce pas un but de l'œuvre d'art ? Être vu ?

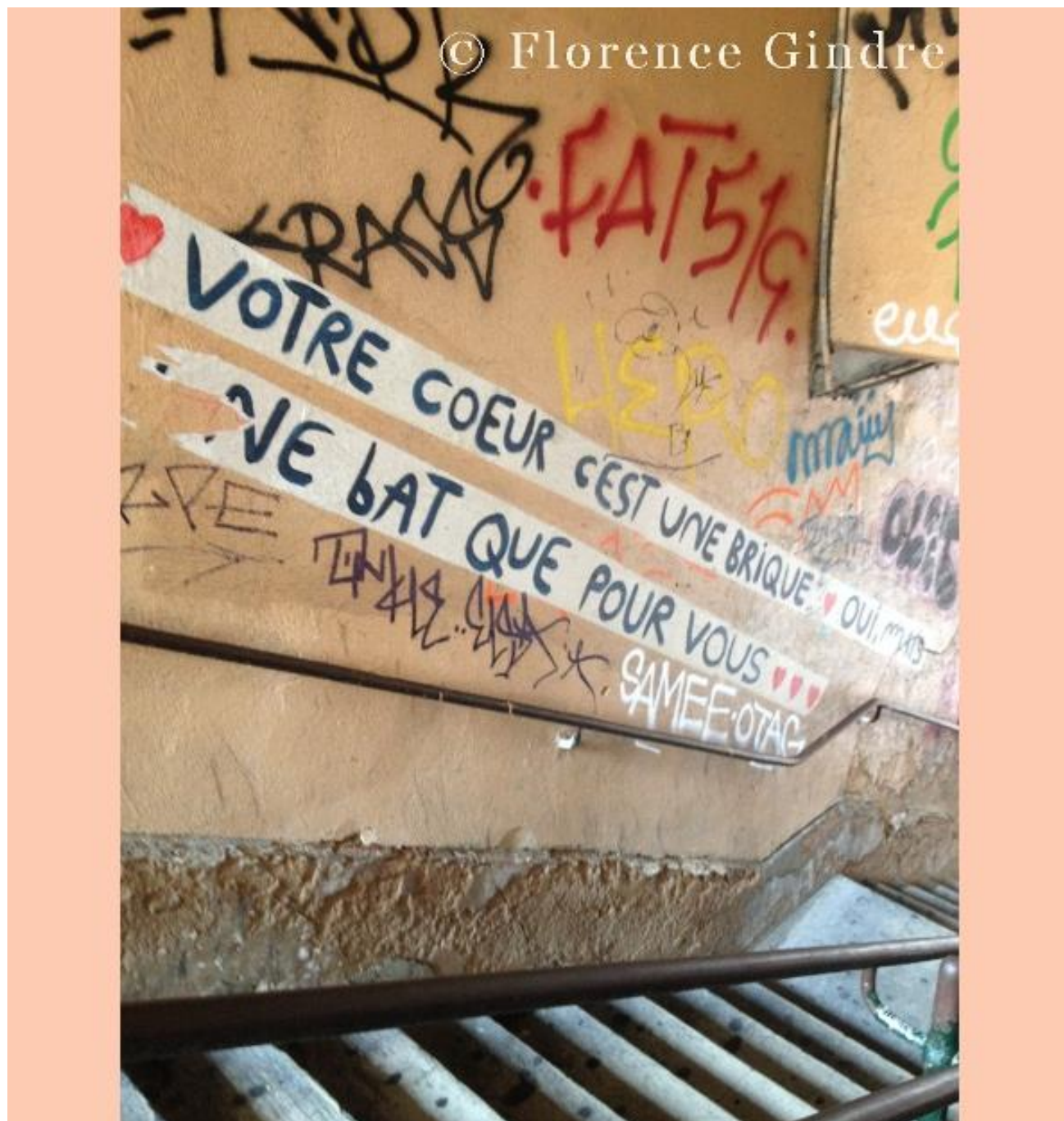
Le jeune homme restait persuadé que tag ou pas, chacun avait le droit de s'exprimer à sa façon. Dans la limite de la légalité, certes. Il fallait juste être assez ouvert d'esprit pour en comprendre le sens. Les réfractaires s'arrêteraient à de la dégradation urbaine, les autres y verraient là de l'humour.

Hayden ne pensait pas que le monde était bête. Non. La preuve, il était lui-même plutôt intelligent. Mais ce dont il était sûr, c'est que les gens ne cherchaient plus à voir au-delà de l'encre, au-delà des lettres qui s'alignaient...

Son portable vibra dans sa poche. La réflexion fut coupée court et son attention se reporta sur une chose plus primitive.

On venait de poster un commentaire sur son mur.

*Julie (Jules) de « Ecrire un roman »*



À l'âge de 53 ans, il était tombé grièvement malade. Depuis quelques années, il subissait des examens médicaux. Toutes les semaines il était tenu de se rendre à l'Hôpital public de la mer, face à ces innombrables rochers et cette eau transparente qui lui transmettaient tant d'espoir. Espérer. Il ne pouvait faire que ça. En même temps, cette incertitude commençait à devenir très pesante.

L'incertitude de ne pas savoir à quoi s'attendre. L'incertitude de ne pas pouvoir donner un nom à cette fichue maladie. L'incertitude de ne pas savoir jusqu'à quel jour son cœur battrait. Les médecins, eux aussi, étaient stupéfaits devant son histoire. Leurs visages en disaient long. Du sourire aux larmes. Son quotidien était un peu ça.

Une fois les examens passés, il prenait le chemin de retour. Il s'apprêtait à rentrer à la maison, où sa femme l'attendait impatiemment avec l'assiette sur la table. Une soupe chaude, pour réchauffer les esprits, et ce cœur, justement. Ils ne parlaient plus de ça. Que quelques regards et cela suffisait. Il hochait de la tête pour un oui, il fronçait les sourcils quand c'était plutôt non. Parce qu'encore une fois, il n'avait pas de nom à donner, pas plus d'explications que ça.

Les jours passaient, les semaines aussi, ces allers-retours à l'hôpital faisaient dorénavant partie de son quotidien. Il avait été obligé d'arrêter de travailler. Au début, ça avait été dur. Après, une fois la paperasse réglée il avait senti une espèce de soulagement. Il ne se résignait pas, non, ce n'était pas ça. Mais il fallait bien « faire avec » comme il avait tellement l'habitude de dire à chaque fois que quelqu'un lui posait une question.

Quand il n'était pas avec les médecins, ses journées se remplissaient à base de balades. Heureusement, il vivait dans le sud, là où il fait beau. Il adorait entendre le chant des cigales, aller en bord de mer. Et un jour, en rentrant à la maison, avec une grande envie de retrouver sa femme et de lui faire un énorme bisou, il décida de changer un peu la route, marre finalement de ce quotidien un peu trop plat, un peu trop sombre.

Il arpenta les rues de la ville et se retrouva dans un passage secret qui lui dévoila une inscription unique : Votre cœur c'est une brique, oui, mais qui ne bat que pour vous. Ce fut comme une révélation. Des mots qui le soulagèrent, il suffit de bien peu -se dit-il. C'est à ce moment-là qu'il réalisa que c'était ça, que son cœur était atteint d'une grave maladie sans

nom, que son cœur était devenu une sorte de brique dure et sans âme mais qu'il continuait de battre rien que pour elle, rien que pour vous

*Margarida Llabrés de « Les mots de Marguerite »*

\*\*\*

Le tas de briques est devant lui. Elles s'entassent les unes sur les autres sans ordre précis. Non, ce n'est pas bon, il ne peut pas les laisser ainsi. Elles ne peuvent s'accorder empêtrées comme elles sont, les unes sur les autres. Rien d'extraordinaire ne peut sortir de ce tas informe où chaque brique se juxtapose à l'autre sans aucun rapport entre elles.

Il va les prendre et construire quelque chose. Il va les choisir une à une pour savoir lesquelles s'appareillent ensemble. Il va bâtir des murs, des remparts contre la solitude. Les briques vont connaître leurs voisines, vont enfin pouvoir s'associer pour apporter de la force à ce monde. De leur union, un même battement va monter, celui du cœur de la vie.

*Florence Gindre de « FG – Florence Gindre »*

\*\*\*

J'étais bien dans l'embarras. Je ne savais pas si j'allais pouvoir m'en sortir comme ça. Somme toute à l'extérieur, il ne pleuvait pas des cordes mais quand même... Cela valait-il vraiment le coup de mettre le nez dehors en ce jour ?... Je m'interrogeais . J'étais perplexe et décidais qu'avant de prendre une décision, il vaudrait mieux peser le pour et le contre .

Ils avaient annoncé à la radio ce midi qu'il valait mieux rester chez soi plutôt que de sortir. Des mafiosos rodaient dans les quartiers et banlieues environnantes de notre ville... mais devait-on vraiment suivre à la lettre les instructions ? Etait-ce vraiment si insécure que cela que de se déplacer par-ci, par-là ?

J'aimais vivre dangereusement. Le sentiment d'insécurité qui pouvait rôder autour de moi, m'excitait plus qu'autre chose. Il me donnait une raison de vivre. Et j'avais au final, choisi, d'y poser mes valises, moi dans cette ville, classée parmi les plus taguées de France.

Et c'est d'ailleurs sans doute pour cela que depuis, il se dit de mon cœur, qu'il n'est ni en brique, ni en plastique... et qu'il bat très fort...

*Cracoline de « Histoires diverses »*

\*\*\*

– Mais je t'aime !

– Tu ne peux pas aimer, ton cœur est une brique. Va-t'en !

Je me réveille en sursaut, comme à chaque fois que je fais ce rêve. Ce souvenir me hante chaque nuit. Je revois sans cesse son visage défait, tandis que je claque la porte entre nous. C'était il y a dix ans. Ça me semble une éternité, mais aussi tellement proche. Comme si, hier encore, son souffle froid se propageait sur ma nuque, en cadence avec ses baisers échauffés.

J'avais seize ans, il en avait dix-huit, et c'était mon premier amour. Tout était si intense avec lui, comme si je vivais mille vies en même temps. Le temps s'accélérait, en rythme avec nos cœurs.

C'était notre première dispute. Et la dernière. C'était parti d'une bêtise dont je ne me souviens qu'à peine. Il m'avait dit qu'il m'aimait, mais je l'avais repoussé. Et il était parti.

Il conduisait trop vite.

Je me lève et sors pour prendre la voiture. J'ai besoin de retourner sur les lieux de l'accident, comme s'ils m'appelaient, comme si j'avais encore besoin de les voir pour le croire. Pourtant, l'endroit n'existe plus vraiment : sur le champ où sa voiture s'est crashée, un bâtiment a été construit, qui m'a privée de mon recueillement. Mais je n'ai nulle part d'autre où aller.

Tandis que j'erre dans le lieu, montant et descendant les escaliers, mon cœur s'accélère. Je m'immobilise et les larmes montent dans mes yeux.

Sur le mur, une phrase.

« Ton cœur est une brique ;

*Oui, mais il ne bat que pour toi ».*

*Laura (Aur) de « Ecrire un roman »*

\*\*\*

- Tu as bientôt fini de pianoter ? Joue un morceau harmonieux au moins !
- Mais je suis en train de chercher la musique pour mes paroles, laisse-moi créer !
- Au péril de mes oreilles ! Merci pour la recherche ! Ça fait une heure que tu me bassines avec ton ta ta ta et ta brique de je ne sais quoi !
- Votre cœur, c'est une brique...
- Oui, c'est ce que je dis, il y a brique dedans ! Et puis j'en ai marre que tu gribouilles n'importe quoi sur le mur, non mais regarde ça !
- Mais tu ne comprends rien à rien ! C'est ma création, ça me permet de prendre des notes...
- Il y a le papier et le stylo pour prendre des notes ! C'est n'importe quoi ton piano tout pourri en plus ! On dirait un escalier ! Comment peux-tu jouer là-dessus ? Tu ne vas tout de même pas continuer à m'infliger ça tous les jours !
- Si tu as l'argent pour acheter un piano neuf, je suis d'accord, en attendant, je suis bien heureux d'avoir rafistolé celui-ci
- Elle referme la porte et se tourne vers sa collègue :
- Et c'est comme ça tous les jours ! Depuis qu'ils sont arrivés tous les deux, le fils reste devant cette photo et sa mère se plaint de sa musique ; c'est l'heure de leurs pilules, ça devrait les calmer pour un bout de temps.

*Patrizia de « Patrizia... Mizamots »*

\*\*\*

Comment vous parler de ma vie, de ce que je ressens, je ne sais pas, je n'ai jamais su et pourtant...

Je suis né dans un peuple barbare de l'est de l'Europe voilà bien longtemps à une époque où pour gagner il fallait être le plus fort ou le plus malin, voir les deux à la fois. Très jeune, j'ai fait l'objet d'un « échange politique » entre mon peuple et les Romains. J'ai été élevé à la cour de Rome loin de ma famille. Certes je n'avais plus de mère depuis fort longtemps mais

j'aimais quand même ce que j'appelais ma maison et ceux que je nommais ma famille. J'ai appris au fil des ans à m'endurcir, à laisser de côté les sentiments, à penser stratégie car si je ne prenais garde je savais que je serais en danger, j'ai du apprendre à refouler tout ce qui me rendait heureux, à paraître, j'ai même appris à faire peur. J'ai fait de la crainte que j'inspirais une marque de fabrique, c'est ainsi que vous vous souvenez de moi encore aujourd'hui mille cinq cents ans plus tard mais tout cela ce n'est pas tout à fait moi car mon cœur ne brûlait que pour toi et tu en doutais tant parfois.

Dès la première fois où j'ai vu ta longue chevelure rousse qui brillait dans le soleil, j'ai su que je t'aimais. Tu as su voir derrière les remparts que j'avais érigés pour me protéger, tu as su découvrir l'homme qui se cachait derrière. Peut être que si nous avions vécu en un autre lieu et en un autre temps nous aurions pu vivre notre amour au grand jour et de façon sereine mais je devais faire en sorte que personne ne devine que mon cœur avait des faiblesses pour toi car alors nous aurions tous les deux été en danger, pour m'atteindre ils n'auraient pas hésité à te faire du mal et cela je ne le voulais pas. Je regrette amèrement tout ce gâchis et toute la peine que j'ai pu te causer et je me souviens comme si c'était hier de ce jour où tu m'as dit « votre cœur c'est une brique », j'aurais alors voulu te répondre « oui, mais il ne bat que pour toi » mais je ne l'ai pas fait...

*Angélique de « Eljange – des mots... »*

\*\*\*

Hop, deux marches d'un coup... et tac, un bond sur le côté, pop, on descend de trois marches et on attrape un rayon de lumière joueur qui tombe sur un mur sale. Il y a quelque chose sur ce mur, pourquoi les gens éprouvent-ils le besoin de laisser ce genre trace, c'est pour marquer leur territoire ?

Il s'arrête, en équilibre sur une marche et fixe l'inscription. S'il savait lire, elle l'intéresserait peut-être. Mais la seule chose qu'il remarque, c'est une petite poussière qui danse devant le mot cœur. Le sien commence à battre un peu plus fort. Il ne quitte plus la poussière des yeux. Les battements dans sa poitrine s'accélèrent, cette poussière qui flotte devant les mots le nargue, mais il l'aura. Son cœur s'affole, et il s'élance. Voilà, il l'a eu ! Il redescend vite l'escalier, il a entendu un garçon approcher, peut-être celui qui a écrit sur le mur... vite, il se



cache, les enfants ne sont pas toujours très gentils avec les chats par ici, il vaut mieux se faire discret. Il repart en miaulant doucement, fier de son triomphe contre la poussière.

*Pom de Pin de « Pom de Pin in Wonderland »*

\*\*\*

Tag, tagueur, tagueuse, TA GUEULE !

De plus en plus moche, de plus en plus sale c'te rue, c't'allée, ces escaliers.

MARRE.

Une brique qu'elle a dit. T'as une brique à la place du cœur. Une brique ? C'est pas une pierre plutôt ? Lapsus. Révélateur. De quoi ? une brique, ça fait quoi en nouveaux francs ? en euros ?

Une brique. Non je n'vais pas pleurer, je n'vais pas crier, j' vais m' mordre la lèvre jusqu'au sang, ne pas lui donner satisfaction... Elle m'a jetée dehors, la vieille. J' l'entends encore, la vieille. Egoïste, qu'elle disait. Egoïste, ingrate ! Parce que j' dois aller au boulot, parce que je n'ai pas le temps de faire causette, parce que j' suis trop crevée en rentrant du boulot.

Parce qu'y a jamais assez d'argent. Certainement pas une brique. Qu'est-ce qu'elle en ferait, d'une brique ? C'est pas parce qu'elle a choisi d'se cloîtrer dans ses quat' murs que j'dois faire pareil.

Et l'mur qui m'balance son message maint'nant. « Votre cœur est une brique qui ne bat que pour vous. » Pas mal. Il a dû en baver celui qui a écrit ça. Celui ou celle, d'ailleurs. Cœur, brique, brique, cœur. cœur briqué ? brique brisée ?

J't'envoie mon cœur, tu m'lances une brique, à mon spécial SOS, une pensée-bouteille à la mer, tu envoies une brique-bouée. Bien reçu, 5/5, ton message me parle.

Merci Tagueur.

*« J'habite à Waterford » du blog homonyme*



## Le cœur de Samee

Encore un tag ! Peut-être une pensée en zigzag, des bleus à l'âme, une existence cahin-caha avec des hauts et des bas. D'une rampe à un escalier, d'un métro à un tramway, chacun y va de sa peine, de sa haine. Mieux vaut en laisser la trace, c'est vrai, que passer à l'acte.

De quoi se plaint-elle aujourd'hui, cette main furtive ?

D'un cœur de brique apparemment indifférent. Etrange affaire ! L'usage ne veut-il pas que cet organe, lorsqu'il ne bat que pour lui, soit de pierre ? La brique est friable, sensible aux écarts de température, et c'est d'ailleurs son étymologie de se briser aisément. Notre main inconnue en a-t-elle par-dessus la tête de dresser des murs entre elle et les autres ? Non, un maçon, fut-il apprenti, ne commettrait pas cette erreur. Peut-être le béton et le placoplatre ont-ils définitivement remplacé la belle terre argileuse rouge orangé ? Mais comment une brique pourrait-elle battre comme un cœur ? Et comment un cœur insensible serait aussi fragile qu'une brique ? Ça n'a pas de sens.

Mais brique, c'est aussi du fric, un million d'anciens francs, une belle liasse même convertie en euros. Alors ça change tout ! L'indifférent aurait un portefeuille à la place du cœur et ce portefeuille ne battrait que pour lui. Et qui sait, si menaçant, il annoncerait ne pas vouloir laisser une brique de son avoir, à peine quelques miettes, en fait moins que rien. Et bouffer des briques, c'est avoir tellement peu à manger.

En bref, cette brique qui ne bat que pour elle-même ajoute la dureté à l'avarice, la cupidité à l'indifférence. Alors pourquoi prendre des gants et vouvoyer ?

Mais vous, c'est qui ? C'est toi, le cœur en écharpe, ou c'est nous tous ? Nous qui dans cet escalier dégoûtant mal éclairé, nous hâtons pour toutes sortes de raisons et passons ?

*Agnès Audibert de « Mes livres, mes lecteurs et moi »*



## « C'est des mots, ça veut rien dire »

Comment peut-on écrire une telle phrase ? Certainement en ne réfléchissant pas !

Car les mots peuvent dire tellement !

Les mots peuvent réconforter ou blesser. Quelques paroles peuvent vous redonner le sourire pour la journée, vous remonter le moral ou vous redonner confiance en vous. Mais elles peuvent être aussi pernicieuses. Des mots lâchés trop rapidement et vite regrettés devant leur effet dévastateur, des mots dits dans l'intention de meurtrir leur interlocuteur...

Les mots ont un pouvoir !

Les mots peuvent sortir de l'oubli. Je le vois bien souvent, dans mon métier, lorsque j'interviewe les personnes pour écrire leur biographie. Par quelques mots, elles nous transportent dans leur enfance, dans un monde révolu. Pour quelques heures, nous vivons là-bas, à une autre époque. Elles sortent de ces séances le sourire aux lèvres, heureuses d'avoir vécu à nouveau leur jeunesse, à travers leurs mots.

Les mots ont un pouvoir !

Les mots peuvent instruire ou endoctriner. Par les mots, il est possible de sortir des peuples entiers de l'ignorance, leur transmettre un savoir, une connaissance. Mais il est également possible de formater leurs pensées par quelques paroles bien ciblées et répétées...

Les mots ont un pouvoir !

Alors qu'on ne vienne pas me dire « C'est des mots, ça veut rien dire » !

Les mots ont un pouvoir !

Les mots ont le pouvoir !

Le pouvoir des mots !

*Florence Gindre de « FG – Florence Gindre »*

\*\*\*

C'est impossible. C'est incroyable. Stupéfaction.

\*\*\*\*\*

Alors, comme ça, les mots ça veut rien dire ?

T'es sûr ?

Réfléchis bien à ce que tu dis...

Ben oui.

Ben non.

Oui, que je te dis.

Et moi je te dis que non.

Tu vois, ça veut rien dire tout ce que nous sommes en train de dire.

Pour toi. Pour moi oui.

N'importe quoi.

N'importe quoi, toi !

Oui, c'est ça.

Donc, si quelqu'un te dit « je t'aime », ça veut rien dire ?

Et si quelqu'un te dit de te jeter dans un puits, tu le fais... ?

C'est pas pareil.

Ben oui, tout à fait, c'est des mots.

T'es fou.

Non.

Mais t'es ridicule, avoues.

Non.

Ecoute, les mots, c'est la vie, c'est moi qui te le dis.

Pour moi, la vie c'est les dessins.

Oui, mais pour dessiner tu réfléchis avec des mots.

Mais pas du tout.

Ah ouais, c'est ça, t'es d'une autre planète toi.

Fiche-moi la paix, que je te dis !

Ben non.

Pourquoi, non ?

Parce que c'est des mots, et ça veut rien dire !

\*\*\*\*\*

Et sinon, avez-vous compris la question ?

\*\*\*\*\*

Les mots. Le plus important et la plus grande embrouille des Hommes.

*Margarida Llabrés de « Les mots de Marguerite »*

\*\*\*

## **Les mots**

Les mots ? Les mots, ça ne veut rien dire ?

Alors, tous les mots qui lestent cette lettre que je t'avais dédiée, sont inexistants, vains, négligeables, privés de sens ? Nuisibles, peut-être.

Désarçonnée par ce que je viens de lire, je marche parmi les ordures, dans cette impasse sordide où nous nous retrouvions.

Pourquoi cette inscription surgie sous mes yeux, exactement en ce moment de doute, juste après que j'aie rédigé cette lettre que tu ne liras jamais ?

Ecrit-on encore des courriers, d'ailleurs, à l'ère du téléphone et des SMS ?

On en écrit, mais jamais on ne les donne à lire, sous peine de ridicule.

Quelle est la part du hasard dans la présence de cette assertion sur un mur familial depuis nos rendez-vous cachés dans ce quartier inhabituel ? Devait-elle me faire réfléchir ? A la vanité des mots, donc des sentiments qu'ils décrivent. Plus de mots, plus de sentiments...

Luttes et corps à corps, s'ils te suffisent, je te laisse les trouver où tu voudras, ils fourmillent.

La Garonne est à côté, nonchalante et disponible. Elle sera mon facteur. Elle emportera ma lettre lourde de mots inutiles qui ne t'auraient pas atteint. Elle va couler à pic comme un cadavre aux pieds englués de béton.

Ce sont les mots, tes mots méprisants qui m'ont vaincu. Mes yeux sont dessillés.

L'amour est mort.

*Nicolaï Drassof de « Racontécrire »*

\*\*\*

Des mots, rien que des mots

De mots en maux, pourquoi dire.

Dire que ce n'est rien.

Rien ne vaut plus qu'un gentil mot.

Mot d'amour, guérit les maux.

Maux de gorges, de ventres.

Ventres noués, peur de vivre.

Vivre avec les mots, mots tordus.

Tordus de haine, violence.

Violence des mots, maux de ce siècle.

Siècle sans mots, siècle d'images.

Images d'où s'enfuient les paroles.

Paroles qui nous laissent sans voix.

Voix, retrouver la voie des mots.

*Jacou33 de « Les mots autographes »*

\*\*\*

« Avez-vous compris la question ? » Le ton de la voix de celui qui venait de l'interpeller semblait directif et la fit sursauter. Elle était en plein cours d'art plastique et ça faisait un certain temps que son regard fuyait. Levée aux aurores, elle s'était trainée quasiment de force au petit matin pour assister à l'intervention du professeur Mazaroff. Elle avait des cernes, preuve de ses dernières nuits sans sommeil, mais elle avait aussi besoin, du certificat de présence, dispensé par le disciple de l'école... Sur le mur, le maître d'art avait projeté une photo d'un autre mur et de son bout de trottoir. La géométrie du dessin formée sur l'image, rappelait celle des tableaux d'un certain Mondrillan. Le rose pâle, le blanc cassé et le bleu jean délavé n'étaient pas les couleurs qu'utilisait habituellement l'artiste. Encore moins avait-il l'habitude de graffiter ses toiles. Il s'agissait donc probablement de l'œuvre d'un imposteur, qui en plus de se prendre pour un grand maître, se la jouait poète. Il avait

peinturluré en rouge sa pensée du jour: C'est des mots ça veut rien dire. A partir de ce moment-là, elle commença à s'interroger sur le pouvoir de l'élocution et de l'expression employée. En conclut qu'il devait s'agir d'une erreur. L'auteur avait sans doute confondu le mot « mot » avec celui de maux. Mais même les maux sont l'expression de sentiments explicites... le tagueur était sûrement un homme du genre insensible. Ah mais là, non, là... elle était vraiment sûre d'elle, les mots, elle en était certaine, veulent toujours dire quelque chose, même si pas grand chose...

*Cracoline de « Histoires diverses »*

\*\*\*

Un vieil homme marchait le long de la rue principale. Sur son chemin, la plupart des devantures était closes, grillagées, seule une odeur de friture s'échappait d'un restaurant. En approchant de la mairie, il aperçut près du perron un tas de planches vermoulus, c'était les restes d'une estrade. Elle avait servi lors de la campagne présidentielle. Le vieil homme s'en souvenait, c'était il y a cinq ans, la ville traversait alors une grave crise. L'usine du coin menaçait de fermer ses portes. Le groupe financier, à qui elle appartenait, voulait repenser sa stratégie globale. Les ouvriers avaient fait grève, la presse régionale avait relayé l'information et même les médias parisiens s'y étaient intéressés. Il ne fallut pas longtemps pour que les principaux candidats à l'élection accourent et promettent, à quelques variations près, de faire de la ville un emblème de la réindustrialisation de la France.

L'usine fermât trois ans plus tard.

Les gens avaient bien tenté de résister ; le maire fit un très jolie discours, les syndicalistes compulsèrent avec acharnement la comptabilité fournie par la multinationale à la recherche du moindre espoir de reprise. Mais les chiffres étaient implacables, intraitables, l'activité était déficitaire. Depuis des années même. Depuis toujours en fait à la lueur des données. De mois en mois la résignation et l'impuissance s'installaient dans les cœurs. On ne revit aucun politicien. Les habitants partirent. Juste en face de là où était placé l'estrade on peut aujourd'hui lire sur un mur :

« c'est des mots ça veut rien dire »

Les mots ne veulent rien dire, c'est vrai se dit le vieil homme dans un sourire grimaçant, les chiffres non plus d'ailleurs, mais ils salissent. Une bise glacé s'engouffra dans la rue silencieuse, le vieil homme s'éloignât. Il repassera demain effacer le graffiti

*Broerec de « Ecrire un roman »*

\*\*\*

Tout doucement, le voyageur synesthète met ses fonctions en état de veille. On l'avait prévenu, au centre de formation, d'y aller tout doucement, au début, sous peine de saturer les sondes des récepteurs, et de causer un overload. Ce qui était arrivé à son prédécesseur. Quand on l'avait localisé, on n'avait trouvé qu'un tas informe, duquel il était impossible d'obtenir quoi que ce fût.

Le déplacement s'était bien passé. Intact, il compte le rester. Il attend, comme prévu, que son contact se manifeste. Il sonde, autour de lui, dans un périmètre égal à deux fois son propre espace, pas plus. Les exercices de réalité augmentée l'ont bien préparé, mais il est tout de même surpris de l'intensité des sensations qui l'assaillent. Une énorme vague verte et pointue ondule un moment et se désagrège, de petites sphères rose fuchsia éclatent en créant une brume odorante. Le jaune, désagréable cause l'activation d'un filtre.

Il s'est parfaitement fondu dans le paysage qui l'entoure. Les habitants s'agitent autour de lui sans le remarquer, brumes ovoïdes aux formes mouvantes, aux couleurs variées, au centre semi-solide. Des explosions intermittentes créent des remous entre les habitants. Il est déconcerté de découvrir que les couleurs des explosions ne correspondent pas, comme il l'aurait cru, aux couleurs des brumes. Il active le traducteur, précurseur de la fonction osmose, qu'il ne touchera pas avant l'accord de son Supérieur.

Le Supérieur est arrivé. Ils vérifient leurs authenticités mutuelles, et échangent les premières informations. L'explication arrive, instantanée: Communication - Terriens : patience. Explosions : mots, aucun sens. Et la notion: Rares sont ceux qui harmonisent leurs mots et leurs idées-couleurs. Ils se font beaucoup de mal les uns aux autres. Il faudra t'y habituer.



Le Supérieur de Deuxième Génération disparaît, imprimant sa pensée en lettres rouges dans le mur, comme un dernier message aux Terriens, en vernaculaire. Le voyageur, Eclaireur de Troisième Génération, absorbe cette première leçon Terrienne. C'est des mots, ça veut rien dire.

*« J'habite à Waterford » du blog homonyme*

\*\*\*

« C'est que des mots, ça veut rien dire, c'est que des mots ça veut rien dire », la phrase tourne en boucle dans sa tête alors qu'elle s'est allongée sur son lit pour pleurer. Si ça veut rien dire pourquoi est-ce que ça fait si mal ? Pourquoi les dire alors ? Pourquoi cet acharnement contre elle. Elle ne comprend pas et moins elle comprend, plus elle se sent seule et désespérée.

Ça a commencé dès la rentrée, elle ne sait pas pourquoi, elle ne se sent pourtant pas différente des autres, elle ignore pourquoi ce groupe de filles s'est acharné ainsi sur elle et pas sur quelqu'un d'autre. Bien sûr, elle n'a pas vraiment d'amis parce qu'elle vient tout juste de déménager et que ce n'est pas si évidemment quand on arrive en sixième sans connaître personne de s'en faire rapidement et puis elle est timide, elle a du mal à aller vers les autres. Bien sûr, elle n'a pas forcément les dernières baskets à la mode ni le téléphone portable qu'il faut avoir mais ses parents font ce qu'il faut pour qu'elle ait le meilleur et ça ne passe pas forcément par ces objets qui sont justes des signes extérieurs d'appartenance à un groupe et rien d'autre. Bien sûr, elle a d'excellents résultats en classe mais même ça elle n'y peut rien, elle ne travaille pas plus que cela contrairement à ce qu'elles pensent.

Elle est tout de même allée voir la conseillère principale d'éducation du collège et c'est elle qui lui a dit qu'elle ne pouvait rien faire et que ce n'était que des mots. Que ça ne voulait rien dire ! Mais elle ne se rend vraiment pas compte combien les mots font mal quand on a 11 ans et qu'on est seule. Elle ne se rend pas compte que désormais la vie n'a plus de saveur et qu'elle n'est plus que douleur et peine, elle ne se rend pas compte que si elle pleure aujourd'hui c'est parce qu'elle ne voit aucune solution à ce problème et que malgré toute la peine qu'elle sait qu'elle va faire à ses parents, elle a décidé de tout laisser tomber et de quitter ce monde beaucoup trop dur pour elle, elle ne sait pas qu'il y a une demi-heure, elle

a avalé deux cachets pleins des somnifères de sa mère et qu'elle est doucement en train de s'endormir pour toujours...

*Angélique de « Elijange – des mots... »*

\*\*\*

## **Les mots agaçants**

Je te suis à la trace. Et, je l'avoue, tu m'agaces. Tu abandonnes ici et là des messages extravagants. D'autres laissaient derrière eux pour retrouver leur chemin ou revenir parmi les vivants des petits cailloux blancs. Ce n'est pas ton cas. Qu'est-ce qui ne va pas ?

« C'est des mots », veux-tu dire que ce ne sont que des mots ? Le vent les emporte, nous leur tournons le dos, nous faisons aussi la sourde oreille, les lendemains qui s'égrènent finissent par les trahir. Négligées, oubliées, les promesses, les confidences. Bafoué sans remords l'amour éternel juré devant témoins. Oui, c'est vrai, ça arrive. Souvent, trop souvent. Et l'être désespère, se meurt, qui sait ?

Le chagrin te donne le droit de questionner, douter d'autrui, de Dieu, des jours à venir, pas celui de déparler. Où as-tu entendu que les mots ne signifient rien ? Et si le chagrin venait de ne pas savoir quoi dire !

Tu t'ennuies, tu languis. Tu as un feutre à la main. Les émotions te pèsent sur l'estomac, te prennent la tête, te tordent les tripes, te restent en travers de la gorge. Mais tu te défiles, tu abuses des à-peu-près et des faux-fuyants. Les sentiments te submergent. Et l'absence de mots te laisse sur le carreau ! Sans apprêt ni déterminants de liaison, sans qualificatifs ni compléments, la vie se traîne, se perd en vaines circonstances, s'enlise dans les silences et les non-dits. Et alors l'absurde te prend à la gorge. Et tu t'interroges : à quoi sert de vivre ?

Voilà sans doute ce que tes mots veulent dire.

Agnès Audibert de « Mes livres, mes lecteurs et moi »



© Bénédicte Piet

Liberté et mort, deux grands mots. Deux notions plus énormes encore. Vieilles pierres pour de vieilles devises. Une ancienne caserne pour une maison des jeunes. Des inscriptions pour ne pas oublier.

L'Histoire qui rentre dans nos vies. Un siècle et des siècles. Des mots qui invitent à réfléchir. Des contrastes et des sursauts. Des libertés égarées et des morts précipitées.

Lever la tête pour voir et lire l'inscription. Lever la tête pour vivre en liberté. Lever la tête et penser aux morts, à ceux qui sont morts pour ta liberté.

Traversons le seuil de cette porte de la liberté avec des pas droits et fermes pour égarer la mort.

Vivons et mourons libres.

*Margarida Llabrés de « Les mots de Marguerite »*

\*\*\*

La liberté ou la mort  
La liberté avec des mors  
conduit à la mort  
La liberté ou la mort

La mort ou la liberté  
La mort pour éternité,  
De quoi s'ennuyer !  
La mort ou la liberté

La liberté ou la mort  
La liberté telle un météore  
Peut-elle éclore ?  
La liberté ou la mort

La mort ou la liberté  
La mort peut-elle être abordée  
Comme une nouvelle nativité ?  
La mort ou la liberté

La liberté ou la mort  
La liberté comme décor  
peut se révéler un trésor  
La liberté ou la mort

La mort ou la liberté  
La mort comme finalité  
Quelle absurdité !  
La mort ou la liberté

*Florence Gindre de « FG – Florence Gindre »*

\*\*\*

## **Angelina**

Petite, elle passait tous les jours devant la caserne. Cela lui faisait peur ; des soldats, des militaires, des armes, cela lui faisait penser à la guerre.

Adolescente, antimilitariste, abolitionniste, éprise et rêvant de liberté, elle préférait le poème de Prévert, à ces mots gravés au fronton de la caserne. Avaient-ils le choix, ceux qui, les armes à la main, partaient pour un combat qui n'était pas le leur, obéissant pour défendre des intérêts qui les avaient placés dans cette situation? Vies sacrifiées pour quelles libertés ?

Elle ne savait rien de ce père, qu'elle n'avait pas connu. Sa mère lui raconta la fuite du pays natal, la guerre fratricide ; il l'avait mise à l'abri dans cet autre pays, été retourné là-bas, combattre pour la liberté, la laissant seule, enceinte. Il ne revint jamais. Là-bas, la dictature avait vaincu...

Quand prit fin la dictature, elle partit là-bas, dans le pays de ses origines, sur les traces de

cet homme, qui était mort pour cette liberté, qu'il ne saurait pas

*Jacou33 de « Les mots autographes »*

\*\*\*

Quelque part, près d'une forêt, une cage.

Dans la cage, un animal.

Devant la cage, un homme.

- Tu es blessé, dit l'homme. Tu es beau, Je te soignerai, Je te laisserai sortir de la cage. Peut-être pourrions-nous être amis.

Un coup de feu retentit.

Deux soldats sortent de la forêt.

- Un ennemi de moins, dit le plus âgé.

- Et lui, que faisons nous de lui ? demande le plus jeune.

- Ouvre la porte de la cage, répond l'autre. Laisse la nature décider, la liberté ou la mort. Retournons à la caserne.

*« J'habite à Waterford » du blog homonyme*

\*\*\*

## **Elle y croit...**

Sur le lit, un uniforme kaki propre et repassé avec soin. Sur le tapis, des rangers cirées. Sur la commode, un képi. Dans le couloir, des enfants qui jouent : « A vos rangs, fixe », « Garde à vous », « Repos »... Dans la cuisine, une femme au regard mélancolique savoure les derniers instants en compagnie de l'homme qu'elle aime. Cet homme au crâne rasé de près est militaire et, en tant que tel, doit rejoindre la caserne d'où il partira pour quelques semaines en manœuvres. Il va apprendre la guerre, jouer au soldat, se préparer au combat, juste au cas où...

La liberté doit-elle irrémédiablement se gagner au bout d'un fusil ? « La liberté », pourquoi ce mot si doux traîne-t-il trop souvent une odeur de mort derrière lui ?

Cette absence pèsera lourd dans le cœur de sa famille. Pour son aînée, une période d'interrogations débutera. Régulièrement, elle demandera à sa mère : « Il est où, papa ? » Et pour toute réponse, elle entendra : « Il est dans un trou, plein de poux qui lui arrivent jusqu'au cou. » De quoi alimenter ses cauchemars... Mais c'est comme ça, la famille ne fait pas partie du paquetage d'un homme dévoué à son pays, elle doit se soumettre, ne pas se plaindre et être fière de contribuer à la liberté.

Mais dans le secret de son cœur, une petite fille ne partage pas ces idées. Elle rêve d'un monde sans guerre, un monde sans arme, un monde de paix et de liberté dans lequel les instruments de destruction seraient transformés en outils utiles pour le bien de tous les humains quels qu'ils soient. Elle y croit...

*« La miss Tamara » du blog homonyme*

\*\*\*

La liberté ou la mort...

Comme c'est étrange de se dire qu'il n'y a pas d'autres choix...

Pourtant cela semble logique mais si je ne suis pas libre, je ne suis pas forcément obligée de choisir la mort, je suis libre de lutter pour ma liberté, de me battre jusqu'à mon dernier souffle pour la gagner, d'autres avant moi l'ont fait...

De toute façon, qu'est ce que ça veut dire, être libre ? C'est une notion bien relative. Pour certains être libre ce sera peu de chose, pouvoir se déplacer sans contrainte, choisir qui aimer, où travailler, pouvoir dire ce que l'on pense. Pour d'autres, ce sera des choses plus singulières, comme vivre en marge de la société ou pouvoir faire tout et n'importe quoi. La liberté c'est une notion complexe et mouvante parce que nous ne sommes jamais totalement libres au fond, je l'ai constaté il n'y a pas si longtemps en exprimant seulement mon opinion sur un sujet d'actualité, il suffit d'avoir un point de vue un peu différent des autres pour recevoir l'opprobre en pleine figure et ne plus se sentir libre. Evidemment comme nous sommes dans un pays démocratique cela n'a pas été au-delà de remarques et de discussions animées voir de quelques « amis » facebook perdus mais je me suis mise à la place des gens

qui vivent sous la dictature et je me suis dit qu'en d'autres temps j'aurais été dénoncé. Est-ce que j'aurais été prête alors à mourir pour mes idées ? J'avoue que je ne sais pas car je ne suis pas dans un pays qui entrave mes libertés au point que mourir pour elles soit essentiel et je ne peux pas raisonnablement me mettre à la place de ceux qui y sont car je ne le vis pas et j'espère n'avoir jamais à le vivre.

Angélique de « *Elijange – des mots...* »

\*\*\*

« La pièce de théâtre à ne manquer sous aucun prétexte si vous avez sommeil ! »

C'est avec ce titre que le quotidien *Le Monde* a fait sa Une aujourd'hui.

Encensée, qu'elle est ! Ça donne envie !

L'article dépeint le metteur en scène Casernes comme un homme autoritaire et d'humeur plutôt sombre :

« Il mène ses acteurs à la baguette. Ils ne doivent pas rire pendant les répétitions sinon c'est la porte. Je le sais, je suis une ancienne élève de ses cours » écrit la journaliste.

Vengeance me direz-vous. Allez savoir. Ou peut-être un bon mot qui échappe au premier abord.

Il y a quand même de l'humour qui se dégage de cette affiche : avoir pris l'entrée d'une caserne pour illustrer sa nouvelle création, c'est pas mal même si elle a l'air bien sympathique.

Mais pourquoi ce titre ? Des combattants pour la grande dame ? Eh bien pas du tout, il ne s'agit aucunement de ce sujet.

Parce que, voyez-vous, durant une heure et demie, les trois acteurs comédiens, inconnus des médias, parlent de leur adolescence envolée de puis des lustres, en buvant (certainement pas de l'eau) et en fumant comme des pompiers.

J'y suis allée en début de semaine et j'ai pris de l'avance sur ma nuit.

Bien vu *Le Monde*.

Comme quoi, une caserne peut en cacher « un » autre.

Patrizia de « *Patrizia... Mizamots* »



## Mes arbres de Judée

Elle évoque toute une époque, cette porte en majesté : un siècle conquérant, un urbanisme grandiose, la puissance et la gloire, des bâtisseurs aux rêves démesurés, des soldats aux sacrifices inaliénables, et quelque part, derrière ceux-là, au-delà de l'espoir, des inconnus à la peine.

Qui serait indifférent à une telle devise « la liberté ou la mort » ? Et passerait sans le voir devant ce fronton historié aux allégories martiales ? Qui ne recomposerait pas ses souvenirs pour imaginer d'autres destins au bout de ce couloir ouvert et accueillant et s'évader loin des apparences ?

Hélas, la page reste blanche !

D'une image engageante, qui ne peut que s'enraciner dans l'imaginaire, fleurir et s'enorgueillir de belles promesses, aucune idée ne jaillit. Je n'arrive pas à écrire.

C'est comme un bouturage, me dis-je, dont on attend merveille, qui malgré les soins attentifs, reste en l'état, rebelle, inaccessible. On sait ce qu'il en advient : il se dessèche, se racornit, tombe en poussière, mort depuis la première heure. Il est inutile de se plaindre, de pleurer, de se battre. Nécessité fait loi, Nature commande, il faut désarmer et se rendre.

Voilà sans doute la raison, la comparaison qui me sauve : la balade ensoleillée du printemps sur mes semis, mes arbres de Judée, mes cerisiers, mes orangers.

Il ne s'agit pas de la malédiction de l'écrivain, l'absence d'imagination, simplement de l'arrivée du mois d'avril et de ses multiples occupations bucoliques.

*Agnès Audibert de « Mes livres, mes lecteurs et moi »*

La liberté ou la mort, tout ça inscrit sur le fronton d'un portail de casernes. Ça m'a donné des frissons. Et malgré l'espoir que je nourrissais d'atteindre l'horizon, je n'étais pas terrassée par l'envie de traverser l'arcade...

La caserne, un lieu d'enfermement, probablement celui de prédilection du professeur Mazaroff. C'est d'ailleurs encore lui qui nous l'avait présenté ce porche. « Admirez la beauté et la forme de l'hémicycle mais aussi ces petits angelots, ne sont-ils pas magnifiques ? »

« Quelle horreur... » pensais-je. Toute sa vie l'homme se croit fort quand il se sent libre, pour de toute façon finir mort et enchaîné, soumis à des rituels sociétaux auquel il ne peut échapper. Alors, le choix. L'avons-nous vraiment ou pas ?

En tous les cas, ce jour-là, j'avais fait celui de ne pas franchir la porte et de la laisser derrière moi...

*Cracoline de « Histoires diverses »*

\*\*\*

Plus que deux heures et c'est la liberté... et la mort de mon bac, parce que zéro en philo ça ne va pas le faire. Peut-être que j'aurais un demi-point, pour avoir fait l'effort de venir ? C'est le néant, le trou noir et la page blanche en même temps... rien ne sort, je n'ai aucune idée. Ou alors je rends une copie sur le manque d'inspiration... Ça fait vachement philosophique, non ? Sur ma liberté de refuser de répondre et on ne va pas me mettre à mort pour si peu ? Style, c'est super ironique et tout ça... c'est pas juste de nous faire plancher sur la liberté alors qu'il fait carrément beau dehors et qu'on est enfermé dans un gymnase où il fait une chaleur débile avec des surveillants en plus, comme en prison, quoi ! C'est nul... c'est dingue, les autres n'arrêtent pas d'écrire comme des malades, il y en a un devant qui a déjà rempli 4 copies doubles. Ça lui parle lui, la liberté ou la mort, ça doit être un fils de militaire. Tiens, c'est une bonne idée, si je rate le bac, je fonce m'inscrire à la caserne !

*Pom de Pin de « Pom de Pin in Wonderland »*

# Mots Eparpillés – Mai 2015

œuvre de la photographe marseillaise Anne-Claude Thévand.



C'était un cireur. Il venait tous les matins à cet angle du parc. Il aimait arriver lorsque le soleil n'était pas encore haut et donnait une lueur particulière aux arbres. Il posait avec plaisir ses affaires qui lui sciaient l'épaule et s'installait pour sa journée. Les clients passaient, certains sans le voir. Des habitués le saluaient et discutaient quelques minutes avec lui. Il était persuadé que certains venaient se faire cirer leurs chaussures simplement pour pouvoir échanger quelques mots avec lui. Il était heureux de participer à l'embellissement de leur journée par ces quelques instants.

C'était une dame pipi. Oui, et elle en était fière. Elle était présente dès l'ouverture du parc, à son poste. Elle veillait à la propreté des lieux et savait qu'il était un havre de soulagement pour plus d'un. Comment auraient-ils fait, sans elle ? Leur journée se passerait forcément moins bien. Elle aussi avait son lot d'habitués. Elle connaissait les petits détails de leur vie. Certains discutaient en arrivant, d'autres en partant. Quand elle sentait qu'ils en avaient besoin, elle leur formulait quelques paroles de réconfort et ils repartaient de là avec un peu plus d'énergie.

Tous les deux avaient un métier que la plupart qualifieraient d'insignifiant et pourtant, à leur manière, par des petits gestes, des paroles intentionnées, ils embellissaient le quotidien des personnes qui avaient la chance de croiser leur route. Quelques mètres les séparaient et la journée s'écoulait, l'un non loin de l'autre. Ils avaient commencé par échanger des regards puis quelques paroles. Un amour naissait, mais cela est une autre histoire.

*Florence Gindre de « FG – Florence Gindre »*

\*\*\*

Il me l'avait dit que de toute façon, il ne tenait plus. Les besoins primaires de l'être humain surviennent, souvent, au moment le plus inopportun de la journée. Ce panneau nous avait laissé interloqués, moi, ça me coupait toutes les envies, primaires ou pas. J'avais du mal à comprendre ce genre de signalétiques. J'allais me retenir, c'est sûr. Il est parti sans trop savoir ce qu'il trouverait, sans trop savoir à quoi s'attendre. Mais il rigolait. Moi, je trouvais ça plutôt de mauvais goût.

Bref.

J'ai continué ma balade dominicale dans ce parc qui, malgré des panneaux bizarres, était d'une beauté indescriptible et inégalable.

Je commençais à m'inquiéter quand, soudain, il fit réapparition ! Enfin ! Il souriait, je lui ai demandé et alors quoi, il m'a dit et bien fallait quand même baisser mon pantalon et il continua de sourire...

*Margarida Llabrés de « Les mots de Marguerite »*

\*\*\*

L'arbre remarquable du parc Cireur n'avait jamais attiré autant de monde.

Pendant que l'équipe de scientifique s'affairait, prenant méthodiquement photos, mesures et échantillons, les deux corps suspendus à la branche la plus basse oscillaient. Leurs yeux injectés de sang fixaient sans vie l'espace devant eux. Leurs visages tuméfiés s'exposaient à la foule qui se pressait, en une fascination morbide, contre les barrières de la scène de crime.

Lorsque le directeur du parc alerté dix minutes plus tôt arriva, il sentit ses genoux se dérober, sa bouche s'ouvrir d'horreur, en reconnaissant ses employés.

« C'est... du moins, c'était Wanda Clause la dame-pi... l'agent de service, se rectifia le directeur, et Uri Black le jardinier. »

Les copeaux de bois brulés s'enfonçaient sous les bottes de l'inspecteur, les cendres formaient un cercle autour des macchabées et des symboles étranges étaient tracés par du sang.

Un des scientifiques s'approcha de lui avec une tablette « Quelqu'un a reconnu les symboles tweetés par un des gamins et il a renvoyé un lien. »

On pouvait lire sur « RitueldeNécromancie.com », « Transformer un aesculus hippocastanum en une perversion noire ».

L'inspecteur saisit la tablette :

« – Qu'est-ce que c'est que ce charabia bon sang !

– C'est le nom savant du marronnier. Tous les indices affirment l'hypothèse du rituel, l'arbre, la cendre, les symboles...

– En 17 ans de carrière, je n'avais encore jamais vu ça...

– J’ai poursuivi ma lecture... Je pense que quelqu’un essaye de constituer une armée de mort. Déconfi, le jeune scientifique ajouta : c’est la déclaration de guerre d’un mage noir.

– Dites plutôt un enfoiré d’allumé ! »

Soudain des racines sortirent de terre, se saisissant des membres de la foule sous la ramure. Seul le sifflement des cadavres couvrit les hurlements de ceux qui s’enfonçaient déjà dans la terre.

*Jenhalie de « Ecrire un roman »*

\*\*\*

Bateau lavoir

Voilà quelques années, j’avais participé à un concours.

Ce concours, mots fléchés géants, m’avait donné du fil à retordre.

Je vous donne quelques exemples tiroir crieur, ouvroir tireur, tamanoir noceur, lavoir balayeur, saloir fumeur. Mais le plus dur avait été ce WC urinoir cireur.

Mes amis souriaient lorsque je leur demandais un avis, les dames gloussaient, gênées.

D’autres me traitaient de sale raciste, d’autres me lançaient, goguenards « Uri t’a bien ciré les pompes, aujourd’hui ? » et autres grossièretés.

J’avais tenté cireur urinoir, il y avait bien bateau lavoir... tous les bouts, toutes les associations possiblement incongrues, liaisons fatales, mal t’à propos.

J’allais baisser les bras, lorsque me vint une idée : le dorica castra.

Aussitôt pensé, aussitôt écrit : urinoir cireur, heure bleue, bleue de froid, froid de canard, canard WC. J’eus l’intuition que j’avais vu juste.

Dans la grille, six cases vierges, et mon palmipède ailé y prenaient place aisément.

Le premier prix était un séjour en un non lieu mystère, transport tout terrain, recours gracieux.

Je m’embarquais sur un contre courant.

Je fus accueilli par des hommes sandwich, porte faux, alignés en double haie. On avait déroulé le tapis rouge, sur lequel je fis mes premiers pas, saluant à qui mieux-mieux les tiroirs caisses, lèche-vitrine, sans le sou, sens dessus dessous, devant derrière, pince sans rire, honnis soient qui mal y pensent, micro trottoir...

Je ne savais où donner de la tête ; c'était des baisemains à plate couture ; héros d'un jour, héros toujours !

Sans coup férir, je décidais de poser mes valises ; j'avais trouvé le pays des savoir-faire, savoir vivre, je pouvais enfin dormir sur mes deux oreilles, les orteils en éventail, chanter à tue-tête, me moucher du coude.

Post scriptum : j'ai ouï dire par un quand à soi, qu'un nouveau concours de chassé croisé avait vu le jour dans le quotidien Ad Vitam Eternam. Premier prix: un faux semblant.

*Jacou de « Les mots autographes »*

\*\*\*

## **Mirage**

Il est de ces pays où le beau temps est associé en permanence au soleil qui brille. Quand je pense à ces derniers c'est vers le sud que je me dirige....

J'avais tellement marché dans la poussière que mes souliers noirs s'étaient transformés en de nouveaux mocassins beige. Je cherchais d'ailleurs l'ombre, épuisée. La chaleur torride avait fini par m'assoiffer. Le soleil au zénith était de plomb.

J'errais comme une âme en peine, un peu dépitée et sans beaucoup d'illusions.

Et puis soudain sur mon chemin. Un panneau d'indication.

Si il n'avait pas été entouré par un îlot de verdure, j'aurais vraiment pensé que nous étions en Afrique . Le cireur de chaussure faisait paraît-il lui aussi parti du paysage local. Il était de bon usage que de se laisser faire et aussi de lui donner la pièce.

Si je n'avais pas eu de bonne connaissance en langue française, je me serais sans doute posé la question : On se fait cirer quoi aux wc mis à part le sens de l'humour et de la dérision ?

*Cracoline de « Histoires diverses »*

\*\*\*

Les deux jeunes gens se sont arrêtés, intrigués.

- \_ ... ? Urinoir ET cireur ?
- \_ D'après toi ?
- \_ C'est un truc qui se nettoie tout seul ?
- \_ Ou alors tu te fais polir les chaussures après usage...
- \_ J'ose pas imaginer.
- \_ Surtout en baskets...

Ils continuent leur chemin, prenant inconsciemment la direction indiquée par le panneau.

Ils arrivent bientôt devant une bâtisse aux murs lézardés.

Une enseigne annonce « Hôtel Kaban ».

Poussés par la curiosité, ils entrent.

Un homme, la quarantaine, trop bien habillé pour les lieux, semble être changé en statue de sel au milieu de ce qui a été un hall de réception, maintenant couvert de poussière et envahi de fils d'araignée.

Un froid étrange a fait place à la chaleur caniculaire de l'extérieur, les jeunes frissonnent malgré eux.

Au bruit de leurs pas, l'homme tourne la tête lentement, et s'adresse à eux comme si leur présence était la plus naturelle du monde.

Et voilà, dit-il. voilà tout ce qu'il me reste de mon frère. Il avait un bien bel hôtel, n'est-ce pas ?

Il fait un large geste de la main, pour appuyer ses paroles.

Un bien bel hôtel. De l'ambition. Mais aucun sens des affaires, et des vautours pour amis. Tout ce qu'il restait l'année dernière, c'était le bar, enfin, les toilettes du bar, vraiment, les copains avaient la descente facile mais l'ardoise n'était jamais payée... et puis il y avait le service de cireurs hérité de notre père. Ils se tuaient à la tâche... J'ai préféré partir.

Suit un silence. Il est plongé dans des souvenirs invisibles.

Si seulement ils m'avaient écouté, si seulement ils m'avaient suivi à Paris...

L'homme secoue la tête tristement, se dirige vers la porte et disparaît dans le soleil aveuglant.

Une carte est tombée de sa poche, les jeunes gens la ramassent et lisent :

Kaban frères

Kaban-A-Cire

cireurs exclusifs de marques de luxe,

(Louis Kaban, Pdg)



« *J'habite à Waterford* » du blog homonyme

\*\*\*

Je dois bien avouer que dans un premier temps cette image m'a laissé perplexe, qu'est-ce que ça pouvait bien être et comment pouvait-il y avoir des cireurs de chaussures dans les WC publics ? Alors j'ai pris mon courage à deux mains et j'ai pianoté sur les touches de mon clavier d'ordinateur pour essayer de comprendre cette pancarte énigmatique. En peu de temps j'ai découvert qu'à une époque pas si lointaine que cela dans les toilettes publiques parisiennes on pouvait également profiter des services d'un cireur de chaussures. Cela peut paraître étonnant voir surprenant et cela m'a amené à réfléchir à tous ces métiers du siècle dernier qui ont disparu.

J'en suis venue à découvrir avec émerveillement les acheteurs de bouteilles cassées, les allumeurs de réverbères, les chiffonniers, les blanchisseuses, les marchands de feu avant que le briquet ou l'allumette ne soient dans toutes les poches, le décrotteur quand il y avait encore dans Paris des voitures à cheval et que vous aviez marché dans la crotte de l'un d'eux. On pourrait parler également de tous les marchands ambulants que ce soit de tissus ou de denrées périssables.

Pendant une bonne demi-heure, j'ai ainsi fait un merveilleux voyage dans le temps à travers de belles photos en noir et blanc d'une époque révolue et de petits métiers de gagne misère pour la plupart mais bien réels et qui de nos jours semblent totalement désuets.

Voilà soudain qu'au détour d'une énième recherche sur cette pancarte je découvre que peut être cela n'est pas du tout ce que j'ai compris et qu'un urinoir cireur est un urinoir où de la cire sert à de « bouchon à l'odeur » dans un siphon spécial. Tout s'écroule et pourtant je reste ravie du voyage dans le temps que je viens de faire...

Angélique de « *Elijange – des mots...* »

\*\*\*

Je suis le vieux cireur  
Celui qu'on ne remarque pas  
On me trouve là-bas  
Près de l'urinoir  
Où des hommes en costume passent  
Sans même m'apercevoir  
Il arrive que parfois  
L'un m'offre ses chaussures  
Que je soigne comme un enfant  
Prendrait soin de sa toute première voiture

Je suis le vieux cireur  
Près des WC  
Ces toilettes publiques  
Où l'on n'fait que passer  
L'odeur en rebute certains  
Tandis que d'autres nez bouché  
Et papier à la main  
S'en vont braver les effluves  
Que je respire à longueur de journée

Avant j'étais connu  
Le meilleur cireur de mon quartier  
Les hommes se bouscullaient  
Dès la porte d'entrée  
Puis on m'a reclassé  
Dans ce souterrain morne  
Je suis le vieux cireur  
Qui connaît les secrets  
De tous les vagabonds  
Les touristes singuliers  
Qui osent un pas vers moi  
Je ne cire plus guère  
Que quelques paires ici et là  
Celles des hommes d'affaires

Qui ne me remarquent pas.

Marie Kléber de « L'Atmosphérique Marie Kléber »

\*\*\*

- Approchez, mesdamezemessieurs, approchez, venez voir l'Extra-ordinaire invention phénoménale, l'urinoir cireur ! Les seules toilettes au monde qui font briller vos chaussures pendant que vous....vous faites autre chose ! Ahaha! Approchez, approchez !

Rires gras de bonimenteur, sous entendus subtils du marchand de voitures maquillées, ou plutôt d'urinoirs cireurs en l'occurrence. On trouve vraiment n'importe quoi, dans cette foire de fous, ce concours Lépine sous acide, ce bazar improbable. La machine à faire des crêpes triangulaires en apesanteur. Le tricoteur de trèfle à pédale. Le fromage qui fait lampe torche... que des indispensables. Le jury va avoir du mal à départager tout ça. La machine à laver-friteuse n' a aucune chance face à la planche à voile propulsée aux bouses de vaches qui lave les vitres.

Finalement, l'urinoir cireur remporte le deuxième prix, dans la catégorie bien-être, avec félicitations du jury. L'inventeur est content, il n'avait aucun espoir de battre le décapsuleur-composteur-fer à friser qui fait répondeur téléphonique. Il remercie tous ceux qui l'ont soutenu et reviendra l'année prochaine !

*Pom de Pin de « Pom de Pin in Wonderland »*



C'est à la Place des Moulins que le spectacle avait lieu. Le jour s'était levé souriant, ensoleillé et chatouilleux. Les heures à venir s'annonçaient plutôt douces et remplies de bonheur. Ma fille et moi étions en train de nous préparer pour ce joli moment attendu depuis de longues semaines. Il ne nous fallait pas grand-chose, juste un peu de bonne humeur et des vêtements confortables et frais. Oui, il faisait chaud aussi.

Nous sommes arrivées en avance. Quelqu'un de l'organisation nous avait prévenues que le lieu exact où se tenait le petit concert serait indiqué dès l'entrée du parc. C'était vrai. Mais face à ces petits bouts de papier, nous sommes restées un peu interloquées. C'était tout de même un peu bizarre d'indiquer si maladroitement le lieu du spectacle. Rien ne concordait. Par courrier postal, nous avons reçu deux cartons d'invitation d'une grande qualité et modernité. Aussi, dans nos respectives boîtes de courrier électronique, deux jours auparavant, nous recevions un spectaculaire rappel de ce concert. Alors, ces bouts de papier malheureusement scotchés, nous donnaient envie de rentrer à la maison. Nous sommes restées un peu, nous nous sommes baladées, nous avons visité le parc jusqu'à arriver à cette fameuse Place des Moulins.

Rien. Nada. Quelques âmes perdues. C'est tout.

Rire ou pleurer, nous ne savions plus.

Au loin, fixé à un arbre, nous avisons un autre petit bout de papier : « Merci pour ce moment ».

Nous avons fait demi-tour. Nous venions de comprendre. Nous venions de nous faire arnaquer. Une arnaque de clown. Un aller-retour sans but ultime.

*Margarida Llabrés de « Les mots de Marguerite »*

\*\*\*

La ronde des mots  
Des mots pour nous indiquer

Indiquer un lieu à ne pas louper  
Ne pas louper cette place  
Cette place des Moulins  
Des moulins dans cette ville  
Dans cette ville gargantuesque.

La ronde des mots  
Des mots dans toutes les langues  
Les langues pour se comprendre  
Se comprendre pour nous communiquer  
Communiquer pour partager  
Partager nos coups de cœur  
Nos coups de cœur éphémères ou durables.

La ronde des mots  
Des mots qui nous emportent  
Nous emportent loin de chez nous  
Chez nous près de cette place  
Cette place au même nom dans d'autres langues  
D'autres langues qui nous invitent  
Nous invitent à voyager.

La ronde des mots  
Des mots éparpillés  
Eparpillés aux quatre coins du monde  
Aux quatre coins du monde par des blogueurs  
Des blogueurs qui s'inspirent d'une photo  
D'une photo pour écrire un texte  
Un texte que je prends plaisir à lire,  
Je vous dis Merci.

*Florence Gindre de « FG – Florence Gindre »*

\*\*\*

C'était jour de grand déballage

C'était jour de grand déballage, de grands rangements, aussi.

Aucune valise, malle, aucun carton n'échappait à la fouille.

Fringues délavées, fripées, gardées au cas où,

Vieux draps, chiffons, vaisselle ébréchée, étalés, sortis de leur anonymat.

Fonds de bouteille, pour transformation chimique,

Souvenirs informes, disloqués, tout était passé en revue, contemplé,

Je garde, ça pourra servir ; et puis à quoi bon ; jeter, plutôt que garder pour entasser dans un carton.

J'ai besoin de faire la place ; pour d'autres souvenirs dérisoires.

C'était jour de grand déballage, de grands désordres aussi.

Un rouleau d'affiches, rebords effilochés, cirques, festivals de musique, expositions.

Et celle-là, qui a bien pu l'apporter; et surtout la ficeler avec toutes les autres.

« Place des Moulins »... pourquoi, pourquoi ces étoiles, deux étoiles de David...

Et pourquoi... ces traductions, pour qui ?

Je ne reconnais pas cette écriture... David, qui est-il ? Non, qui sont-ils ?

Ou bien est-ce une place classée, classée comme un restaurant, ou un hôtel ?

Et si « Place des Moulins » était un hôtel ou un restaurant deux étoiles ?

Oui, mais on n'aurait pas traduit sa dénomination.

Et puis ce... c'est pour un rallye. Aurais-je participé à un rallye ?

C'était jour de grand déballage, de grands égarements aussi.

Je crois me rappeler ; ce n'était pas un rallye, non.

C'était, c'était... une vente, un vide-grenier, peut-être ?

Tu aurais de quoi en refaire un, avec tout ce que tu gardes.

Non, pas un vide-grenier, alors quoi ?

Il y avait quelque chose à vendre, c'était dans l'air,

David, mon jumeau, ma moitié, mon double, je te revois, sur la place.

Nous avons fabriqué des moulins, il y en avait de toutes les dimensions, de toutes les couleurs.

Nous les avons plantés dans ce village abandonné.

Nous attendions, quoi, qui, jeunes, perdus, innocents.

Nous attendions papa, l'inscription en allemand, était pour lui,

Celle en français, était pour maman.

On nous avait dit, ils vous cherchent. Allez, là-bas, au village.

Ils ne nous ont jamais retrouvés.

Tu m'as dit : « Je pars à leur rencontre. Attends-moi là. »

Tu m'as laissée seule, les moulins tournaient joyeusement, froufrou des ailes animées par le vent.

Où êtes-vous ? Ma maison, je l'ai baptisée « Nice Square », un jour vous saurez.

Vous verrez: la flèche est toujours là ; il vous suffira de la suivre pour...

Pourquoi doit-on se retrouver Place des Moulins ?

Cette place, je ne m'en souviens plus, jolie place pour maman, niedliches Vorplatz pour papa.

David, reviens ! J'ai peur. Les moulins se sont arrêtés de tourner. Je les entends grincer.

C'était jour de grand déballage, et de grands tourments, aussi

*Jacou de « Les mots autographes »*

\*\*\*

J'arrivais au bout de mon périple. Je dois dire que j'avais vraiment réussi à en faire le tour. Un tour du monde le cul planté sur une chaise dans un seul et unique lieu : Ma si précieuse ville natale de Marseille. Le caractère multilingue de l'affichette sur cette surface maquillée à la chaux rosée m'interpella. Notre commune avait du mal à tout mettre bout à bout. L'ordinateur du fonctionnaire avait dû avoir un gros problème et par-dessus tout, voilà que les multiples stagiaires de l'entreprise y avaient mis leur grain de sel. On voyait bien que c'était du travail bâclé. De la traduction approximative à propos d'un si bel endroit sur la planète. Dis-moi tu te rappelles ?

C'était là, où toi et moi, avions décidé mon amour, de nous retrouver. Et comme entre-temps l'affichette avait été arrachée, il s'en est fallu ni une ni deux, pour que toi et moi mon amour, nous rations de peu...

Quelque temps plus tard, tu me l'as avoué. Elle était si jolie notre place. Toutes ses roues de moulin qui nous entouraient. On aurait dit une prémonition. Je n'avais pas rêvé. Il ne s'agissait sans doute pas des moulins d'Issy. Sans doute encore moins de ceux de l'au-delà.



Mais bien de ceux, de notre petit Marseille à nous deux. Parce que toi et moi, c'était enfin du sérieux.

*Cracoline de « Histoires diverses »*

\*\*\*

- Il faut se dépêcher, vite, vite, les coureurs vont bientôt arriver et rien n'est prêt !
- ça ne marchera jamais ton idée! Et si on se fait prendre... ?
- faut savoir, si tu crois que ça ne marchera pas, on ne peut pas se faire prendre !

Il est fou, c'est officiel. Jamais on y arrivera. Ce n'est pas ses deux ou trois papiers qui vont changer quelque chose. Et puis quelle idée il a eue aussi ? On ne peut pas faire ça. On va avoir de gros ennuis là, si ça marche... non, mais ça ne marchera jamais.

- passe-moi le scotch, il faut que ça tienne bien. Tu as vu, je les ai mis en anglais et en allemand aussi, j'ai regardé sur internet à l'école. Comme ça, même les coureurs qui ne parlent pas français comprendront, c'est une bonne idée, non ?
- t'es complètement fou... on va se faire gronder...
- ah ben, tu vois, tu commences à croire que ça va marcher. Fais-moi confiance !

C'est vrai quoi, il est là, toujours peureux, si on n'essaie pas, ça peut pas marcher c'est sûr ! Mais on va y arriver !

Les deux garçons continuent leur chemin, en se disputant, collant maladroitement leurs affiches griffonnées comme ils ont pu. Ça va marcher, ils vont réussir à détourner la caravane du tour de France. Les coureurs voudront forcément aller voir la jolie place. Et comme ça, leur papi pourra voir passer la course sous ses fenêtres. Une toute dernière fois.

*Pom de Pin de « Pom de Pin in Wonderland »*

\*\*\*

Nom de nom de nom de nom de nom... !

Denis manque s'étouffer. Il frise l'apoplexie, l'arrêt cardiaque, il ne sait pas s'il va exploser de rage, devenir fou de panique ou sombrer dans le désespoir. Ou les trois à la fois, tant qu'à faire. Des semaines, des mois de préparation et...

EMIIIIILE! Ils nous ont démoli la rue !!!!

Le quartier est arrivé, réveillé par ses cris.

Emile, son comparse, son copain d'enfance, arrive à son tour. Au contraire de Denis, Emile a pâli et manque tomber sous le choc. La maison de l'angle, dont le mur portait le nom de la rue, le panneau indicateur, et les pancartes touristiques, a disparu.

« Ils nous avaient dit... qu'ils ne commenceraient pas les travaux avant septembre... ? »

« Ils n'ont pas commencé les travaux, Denis, ils ont seulement démoli... »

« Fais pas le malin ! Oui ils ont démoli, je vois bien qu'ils ont démoli ! ET NOS AFFICHES ? Démolies aussi, nos affiches ! Les touristes qui arrivent aujourd'hui et qu'est-ce qu'ils vont voir ? RIEN! ABOLUMENT RIEN ! Ils ne sauront même pas qu'on existe ! »

« On pourrait changer de rue ? »

« Impossible. Le temps de poser la demande, avec les vacances, le dossier ne sera pas traité avant au moins un mois, et encore... »

« De toute façon », dit Guylène, la femme de Denis qui est arrivée avec les petits-enfants, « toutes les attractions sont en place, depuis le début de la semaine. On n'a pas le temps de refaire des pancartes - sans pancarte personne ne viendra par ici ».

« Papi ? » Les petits enfants -les trois d'Emile et les deux de Denis - se sont assemblés devant leurs grands-parents.

« Nous on pourrait faire des affiches », dit Hector, l'aîné.

« Et moi je peux les faire en anglais », ajoute Iris, sa sœur, « et Jeanne peut les faire en allemand ».

« Et puis nous, on peut les photocopier et les distribuer aux touristes », s'exclament Kerwann et Louanne, les jumeaux.

Et pour démontrer leur bonne foi, les enfants collent sur le mur leur œuvre : PLACE DES MOULINS - jolie place/nice square/Niedlicher Vorplatz.

Denis écrase une larme. « Merci les petits, d'accord, on va faire comme ça ». Et se retournant vers le petit groupe de voisins : « Alors vous autres, qu'est-ce que vous regardez là ? Allez hop ! Au travail ! Les touristes ne vont pas attendre ! »

*« J'habite à Waterford » du blog homonyme*

\*\*\*

Je me souviendrais toujours de cette jolie place, la place des Moulins, et de cet été-là. Nous étions jeunes et insoucients, heureux de vivre et sur cette place le 14 juillet nous avions dansé jusqu'au petit matin. Je n'avais pas encore beaucoup de barbe au menton mais je commençais à m'intéresser aux filles. Le curé de notre église avait organisé un rassemblement de jeunes de plusieurs pays européens, de jolies Allemandes et d'accortes Anglaises accompagnées de leurs comparses masculins faisaient donc la fête avec nous. Nous avions un peu de mal à communiquer au début, nous n'étions pas particulièrement germanistes dans mon village mais bien vite nous sommes parvenus à nous comprendre par gestes et par recoupements. Ce fut un été de grand bonheur sur cette jolie place où nous nous rassemblions quasi chaque jour avant de retrouver monsieur le curé qui avait organisé des activités pour que nous fassions mieux connaissance. En ces temps troublés, nous étions à la fin des années 30, il pensait que ce rapprochement entre jeunes de différents peuples ne pouvait être qu'une bonne chose, il avait foi en l'amitié qu'ils pouvaient susciter entre nous pour espérer que nous ne pourrions pas nous battre les uns contre les autres si la guerre devait éclater comme certains le prédisaient déjà.

Bien des années après en revoyant sur cette photo colorisée, les mots que nous avions tracés sur des feuilles de papier et collés sur le mur, je pense à cet été avec nostalgie. Depuis la guerre a emporté beaucoup de mes compagnons de jeu et a brisé certaines des amitiés que nous avions forgées mais bien au-delà de la guerre, il nous reste tous ces merveilleux souvenirs que nous avons construits ensemble et qui nous permettent aujourd'hui de nous rattacher à eux pour construire une Europe nouvelle.

*Angélique de « Elijange – des mots... »*

\*\*\*

## **Jolie Place**

Je devais être bien naïve pour me laisser attirer par une annonce aussi mal fagotée. Je n'avais que cette promesse pour me conduire : « Jolie Place ». Maladroitement trilingue et rédigée en lettres vacillantes sur une feuille de papier scotchée au mur. Il n'y manquait que les ratures, les taches de gras, les fautes d'orthographe. L'adresse « Place des Moulins » ne suffisait pas, il fallait en rajouter, séduire le touriste, insister sur la beauté des lieux.

Par quel miracle se trouvait-elle encore là ?

J'ai suivi la flèche. J'y suis allée. C'était l'été, il n'y avait pas grand risque, du moins je le croyais, et on m'avait appris à ne pas m'arrêter aux apparences. Les plus belles surprises échappaient aux guides.

J'imaginai trouver l'endroit rêvé pour poser mon barda, mes caméras, mon casque, pour ne pas perdre espoir et me sentir pousser des ailes. Il existe encore de vieux bancs en marbre à tête de lion dans certains villages d'Orient sous l'ombrage des platanes centenaires. On peut s'asseoir et ne rien faire. Je me disais bien que de moulins, il ne devait plus en rester aucun.

En fait, il ne restait plus rien.

Qu'un trou béant.

La violence, la haine, la guerre.

*Agnès Audibert de « Mes livres, mes lecteurs et moi »*

\*\*\*

## **Les géants invisibles**

Je l'attendais.

Lui aussi m'attendait.

On ne s'était même pas dit vraiment où nous devions nous retrouver. On s'était dit près du café.

Et là, je vis cette affiche de fortune, tel un graffiti gravé par l'inconnu de la petite lucarne, celle de l'irréel qui mène au réel.

Je suivis la flèche.

Sur la belle place, les moulins étaient des géants invisibles. Ils étaient paralysés, soldats vaincus par la peur. Ils n'osèrent pas s'affronter.

Ils se détournèrent de leur horizon, préférant la fuite.

Mais si seulement le vent avait soufflé ; si seulement leurs ailes avaient tourné pour leur faire épouser les cieux.

Si seulement mon utopie avait eu lieu.

*Estelle de « Le pavillon de Diane »*

# Liste des participants

Patrizia de « Patrizia... Mizamots »  
Chamunda (Claire) de « Ecrire un roman »  
Stéphane Dary de « Les écrits de Stéphane Dary »  
Loutre de « La Catiche »  
Agnès Audibert de « Mes livres, les lecteurs et moi »  
Chasseuse de la Nuit (Anne) de « Ecrire un roman »  
Elodie de « L'arbre de Freya »  
Pom de Pin de « Pom de Pin in Wonderland »  
Cracoline de « Histoires diverses »  
Elena de « Elena Guimard »  
Geneviève (Zihann) de « Ecrire un roman »  
Popsette de « Lutins in Love »  
« J'habite à Waterford » du blog homonyme  
Delphine de « We Love Words »  
Murielle de « Murmurielle »  
Emilie de « Cavali'Erre »  
Julie (Jules) de « Ecrire un roman »  
Laura (Aur) de « Ecrire un roman »  
Angélique de « Elijange – des mots... »  
Nicolaï Drassof de « Racontécrire »  
Jacou33 de « Les mots autographes »  
Broerrec de « Ecrire un roman »  
« La miss Tamara » du blog homonyme  
Jenhalie de « Ecrire un roman »  
Marie Kléber de « L'Atmosphérique Marie Kléber »  
Estelle de « Le pavillon de Diane »  
et  
  
Florence Gindre de « [FG – Florence Gindre](#) »  
Margarida Llabrés de « [Les mots de Marguerite](#) »

# Présentation des initiatrices du projet

**Florence** a la passion des mots et elle a décidé, en 2012, de créer sa société pour en vivre.

**Elle écrit pour vous :** des biographies. Afin de conserver une trace écrite, sous forme de livre, de l'histoire de vos parents ou grands-parents, elle les rencontre et ils lui racontent les péripéties de leur vie mais également tous ces petits détails, insignifiants à leurs yeux mais tellement porteurs de richesses pour les générations futures. Le résultat : des livres à partager en famille.

**Elle vous aide à écrire :** votre propre livre, fictionnel ou non. Elle intervient lors du processus créatif pour vous aider à avancer dans votre projet.

Elle organise également des ateliers d'écriture en ligne, via skype, pour jouer avec les mots. Et enfin, elle relit et corrige vos écrits.

**Elle écrit pour elle :** son blog, des livres.

Son blog tourne autour des mots. Vous y trouverez, entre autres, des concours de nouvelles (gratuits et texte à envoyer par mail), des points de français, des conseils en écriture, etc.

Ses livres parlent de sujets qui lui sont chers, tels que l'expatriation. Prochainement, en octobre 2015, paraîtra le tome 1 d'une trilogie écrite avec son fils aîné, de 13 ans.

\*\*\*

**Margarida** est née sur l'île de Minorque, aux Baléares en Espagne.

Elle a suivi une formation en Langue et littérature françaises à l'Université de Barcelone avant de s'envoler vers Montpellier pour finir son cursus de double diplôme en Lettres Modernes à l'Université Paul Valéry. Elle est restée en France pour être assistante de langue espagnole dans le secondaire. Après cela, elle a voulu poursuivre ses études avec un Master

en Traduction et Interprétation (français-espagnol) à l'Université Catholique de Paris (site Cluny-ISEIT à Madrid). Ensuite, elle a été embauchée pour travailler à Bruxelles auprès de l'Union européenne au Bureau régional des Iles Baléares, où elle était en charge des politiques communautaires et a assuré le suivi du Conseil des ministres, traduisant les documents officiels.

Après cette expérience dans le public, elle a travaillé en tant que salariée au sein d'une start-up. **Les travaux de traduction** pour des entreprises d'e-commerce ont commencé à s'enchaîner, ce qui lui a permis d'approfondir ses connaissances en localisation, notamment en traduisant plusieurs sites web. C'est également à cette époque, en poste en tant que Responsable éditorial numérique qu'elle découvre le monde fascinant du web 2.0 et elle ouvre **son blog** Les mots de Marguerite. Parallèlement à ces activités, elle a continué à collaborer avec des maisons d'éditions et à écrire des chroniques pour des journaux régionaux espagnols.

Son amour des langues et de l'Internet l'a amenée en 2013 à créer Artilingua où elle met à profit ses connaissances tant de l'espagnol et du français que du catalan, ainsi que son expérience dans le web.



**Merci à tous de votre participation !**